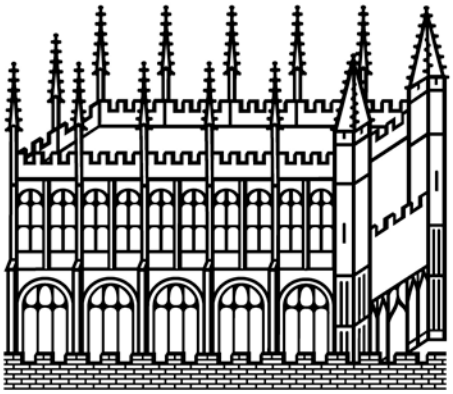


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

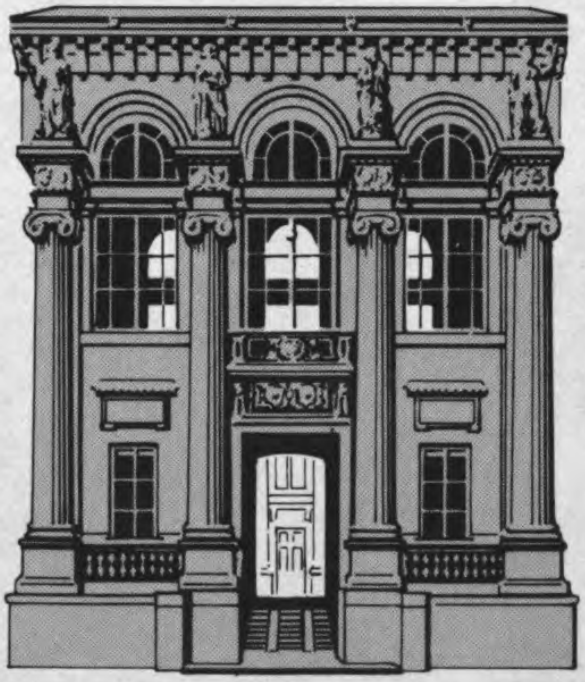
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. III A. 1460

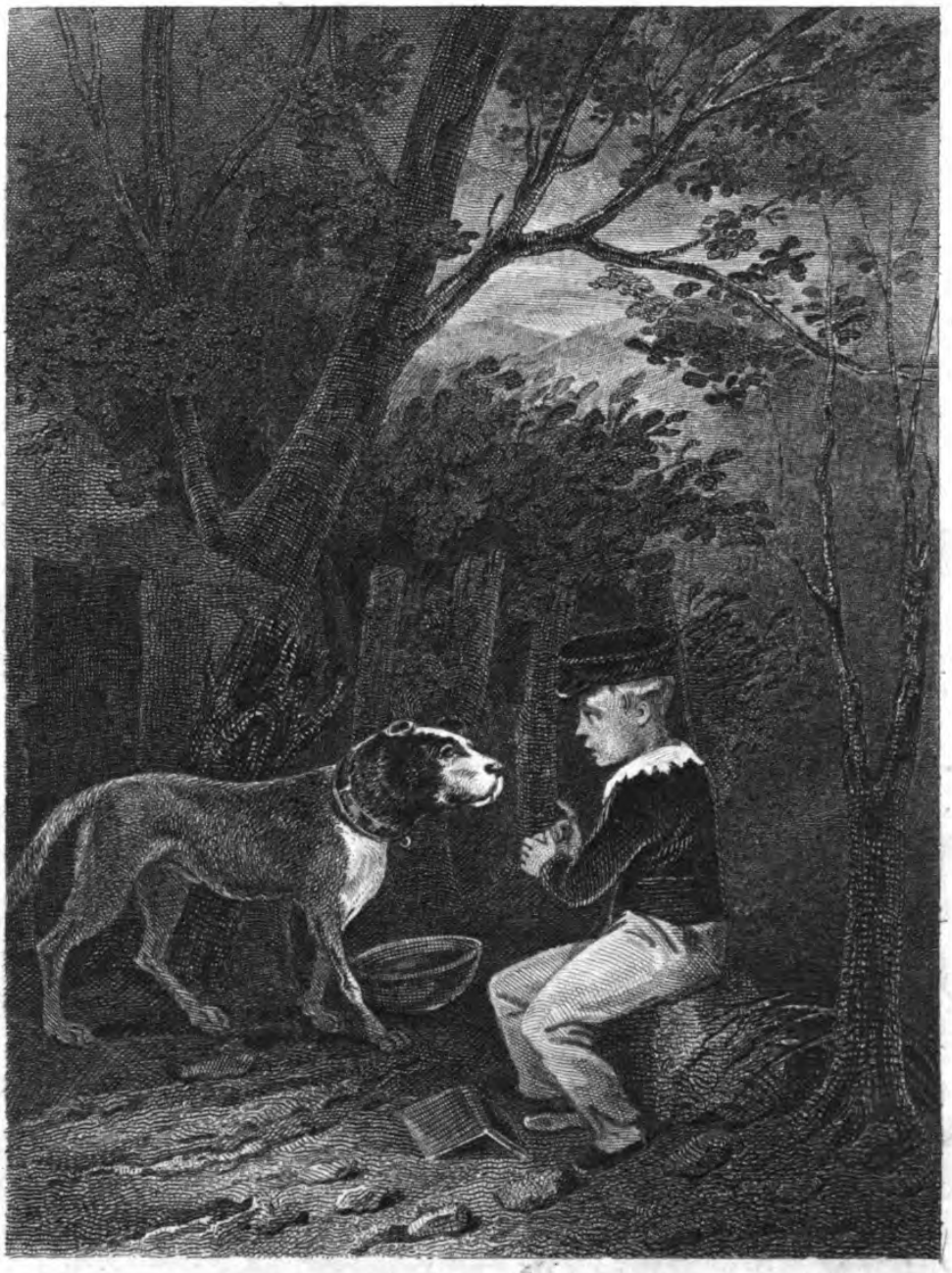
ŒUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME II.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N° 38.



Bon dogue voulez-vous que je m'approche un peu?

POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME SECOND.

PARIS.

A. BOULLAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 199.

LIBRAIRIE CENTRALE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 4 JUN 1994
OF OXFORD
LIBRARY

ALBERTINE.

ALBERTINE.

Que j'aimais à te voir, à t'attendre, Albertine ;
A te deviner, seule, en écoutant tes pas !
Oh ! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine !
Quand je vivrais toujours, je ne t'oublîrais pas.
Comme, après un temps triste, une étoile imprevue
Jette sa lueur dans les cieux,
Mon chagrin (j'en mourais !) semblait fuir à ta vue,
Et mes yeux consolés ne quittaient plus tes yeux.
Tu chantais comme au temps où, petite et joyeuse,

Et sensible et rieuse,
Tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs,
Pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants.
Oui, tu me rappelais ton enfance ingénue,
Cette grâce étrangère et du monde inconnue,
Cette candeur, soumise à qui peut la trahir,
Qui s'étonne, qui tremble, et pleure sans haïr.
D'où venais-tu, ma chère? On t'aurait crue heureuse;
Le sourire toujours surmonta tes douleurs:
Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse,
On ignorait encor qu'il était plein de pleurs.

Albertine, Albertine! ô ma douce compagne!
Tes pas avant les miens se sont donc arrêtés!
Tes cris qui m'appelaient, par l'écho répétés,
Ne m'attireront plus à travers la campagne!
Oh! que c'est mourir jeune! un jour, ta faible voix
(Elle devenait faible, et j'en étais troublée),

Ta voix me dit : « Bientôt, pour la première fois,
« Je ne guiderai plus ta course désolée :
« Tu viendras seule alors à notre rendez-vous,
« Sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère,
« Et de même, et bientôt tu pleureras sur nous.
« Pour moi, près de Julien, il reste assez de terre :
« J'y songe tous les jours ; on est bien dans la mort.
« Va, le sommeil est doux quand il est sans remord. »
Et ta main, du repos marquant l'étroit espace,
Y jeta quelques fleurs pour y garder ta place.

Est-il vrai qu'on est mieux dans la mort? es-tu bien?
Mais quoi, je parle seule; elle ne répond rien!

Et quand je retournai, les fleurs étaient flétries;
Et déjà d'autres fleurs, que nous avions nourries,
Penchaient leur tête autour de son tombeau;
Des papillons planaient gaîment sur elle;

Dans les rameaux couvait la tourterelle;
Et pour d'autres que moi le printemps était beau!

Eh quoi! rien ne semblait manquer à la nature!
De rustiques enfans couraient dans la verdure
De l'enclos dont l'aspect me faisait tressaillir :
Enfans, ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir.

Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre,
Des papillons légers voleront-ils sur moi?
Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi?
Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre?...
Seule au monde aujourd'hui, j'achève mon chemin.
Quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'alarmes,
Tendre, tu ne viens plus le presser sous ta main,
Tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes :
Personne, quand je suis assise tristement,
Ne vient tout près, tout bas, m'appeler son amie;

Ta seule ombre, épiant ma douleur endormie,
Vient me consoler un moment.

Si je trouve, en suivant quelque route isolée,
Un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs,
Je regarde en pitié sa tête échevelée :
Ce qui souffre, c'est toi qui m'arraches des pleurs.

Ainsi, toujours aimante et déçue, ou trahie,
Mes plus doux sentimens se fanent tour à tour;
Et l'amitié coûte à ma vie
Autant de larmes que l'amour.
Mais je veux te pleurer, toi! mais je veux entendre
Ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre,
La seule qui n'a pu me reprocher mon sort,
Qui ne trouva jamais d'accens que pour me plaindre,
Qui voulait m'adoucir et ma vie et ta mort,
Et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre;

Qui m'a dit, presque éteinte au dernier entretien :
« Adieu ! je vais dormir du sommeil de Julien. »

Oui, tu dors ! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
Et le pauvre, interdit à ta porte fermée,
Tout s'arrêta pensif, tout pleura sur le seuil,
Tout s'éloigna muet et partagea mon deuil.
Et l'on m'a demandé si de mon Albertine
Le rapide destin fut un moment heureux;
Hélas ! au souvenir de ta voix argentine,
J'ai puisé ce chant douloureux :

Humble fille de la nature,
Elle aimait la fleur sans culture,
Qui naît et meurt au fond des bois :
Son ame, brûlante et craintive,
Aimait l'eau mobile et plaintive,
Qui répond aux plaintives voix.

Comme l'impatiente abeille
Quitte une rose moins vermeille,
Emportant dans les airs son parfum précieux,
Cette jeune Albertine, en silence éveillée,
Quittant avant le soir sa couronne effeuillée,
Vient de s'en retourner aux cieux.

LA

GUIRLANDE DE ROSE MARIE.

LA

GUIRLANDE DE ROSE MARIE.

Te souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire
Où nous cherchions, enfans, de l'ombrage et des fleurs?
Et de cette autre enfant qui passait sur la terre,
Pour sourire à nos jeux, pour y charmer nos pleurs?
Son dixième printemps la couronnait de roses :
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces tendres fleurs, dans leur avril écloses,

Tombent-elles souvent sans atteindre l'été?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle !
Tous les enfans cherchaient à l'embrasser.
Quand son regard venait nous caresser,
Pour la voir plus long-temps nous courions après elle;
Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas;
Sa fuite dans nos bras n'ayait plus de passage;
Elle disait : « Cessez ! J'aimerai la plus sage. »
Et nous rompions sa chaîne, et nous parlions plus bas.

Bientôt elle eut douze ans: j'étais plus jeune encore,
Quand le malheur entra dans notre humble maison.
J'allai lui dire adieu : sa voix, frêle et sonore,
Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
Elle avait dit : Déjà ! Sa surprise timide
A ce Déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser.
Hélas ! elle pleurait, sa joue était humide;

Et je pleurai long-temps sans vouloir m'apaiser.

C'est que l'exil est triste; il fait rêver l'enfance.
Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel;
Il erre sans asyle, il pleure sans défense,
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel;
Son ramage se change en plaintes douloureuses,
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir;
Et même, en retournant sur des routes heureuses,
S'il veut chanter, long-temps il semble encor gémir.
A ses regrets en vain la patrie est rendue,
L'orage a dispersé la couvée éperdue;
Ses frères sont partis; le nid vide est tombé;
En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé.

Mais je reviens, je vole, et je cherche Marie;
Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs;
Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie

Comme autrefois, sans doute, y sème leurs couleurs.
Je l'appelle ; j'attends... Sa chambre est entr'ouverte....
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte !
Joyeuse, je palpite et j'écoute un moment :
Sa mère sur le seuil arrive lentement.
Oh ! comme elle a vieilli ! Que deux ans l'ont courbée !
La vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets !
Elle relève enfin sa paupière absorbée,
Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
« Où donc, lui dis-je, est Rose? où donc est votre fille?
A-t-elle aussi quitté sa maison, sa famille? »
Elle s'est tue encore, et, se cachant les yeux,
D'une main défaillante elle a montré les cieux.

A ses gémissemens ma voix n'a pu répondre ;
Le jardin me parut en deuil ;
Je sentis mon ame se fondre,
Et mes genoux trembler en repassant le seuil.

J'allais... je demandais... Ta sœur, presque étrangère,
Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau :
Hélas ! les pieds joyeux évitent la fougère
Qui croît à l'entour d'un tombeau.
Le mort et le malheur épouvantent la vue :
On passe en courant devant eux.
Que devient l'infortune à la fuite imprévue
D'un ami distrait ou honteux ?
Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin ;
Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.
Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive ;
Et celle qui pleura de nos premiers adieux,
Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,
Ne vint pas essuyer mes yeux !

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure ;

Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
Oh ! ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure !
Quoi ! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous !
L'herbe seule a voilé cette vierge endormie;
Elle aimait les fleurs autrefois !
Tout est triste au tombeau de notre jeune amie;
Son chapelet d'ivoire en orne seul la croix.

Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière,
Pour l'entourer de notre amour,
On verra, par mes soins, quelques feuilles de lierre
De son étroit asyle embrasser le contour.

A Mme SOPHIE GAY.

A Mme SOPHIE GAY.

Lyon.

Vous dont la voix absente enhardit mon courage,
Vous, qui m'avez cherchée en mon obscur séjour,
Dont le désir charmant de me faire un beau jour
A ralenti d'un jour le rapide voyage;
Sophie, éprouvez-vous ce tendre étonnement
Qui naît d'une amitié nouvelle ?
Votre cœur, moins distrait, sent-il en ce moment
Qu'un cœur de plus vous nomme et vous appelle?
De mes regrets nouveaux sentez-vous la moitié?
Ceux qui vous oppressaient remplissent ma mémoire :

Hélas ! en m'apprenant qu'il n'est plus d'amitié,
D'où vient que vous m'y faisiez croire?
C'est que vos doux regards étaient fixés sur moi;
C'est que l'amitié même y versait tant de flamme,
Qu'en y voyant briller quelques pleurs et votre ame,
En m'effrayant un peu vous rengagiez ma foi.
Qui se croirait heureuse et se dirait aimée,
Si vous ne l'étiez pas?
Si quelque ame volage et désaccoutumée
Oubliait de chercher son bonheur sur vos pas?
Soyez lente à le croire; apprenez de moi-même
Qu'on ne change plus quand on aime.
Ces bords où vos ennuis cherchaient un ciel plus doux,
Ce fleuve enorgueilli d'avoir porté Delphine,
L'écho qui dit encor sa voix jeune et divine,
Ici, tout me ressemble et tout parle de vous.

Dans le trouble riant d'une fête imprévue,

Où parut un moment m'oublier la douleur,
Comme un bel arbrisseau, fier de sa tendre fleur,
N'est-ce donc pas vous que j'ai vue?
Quoi, les ai-je rêvés, ces rapides discours,
Cette ombre plus rapide et belle comme un songe,
Cette amitié promise?... oh! si c'est un mensonge,
Laissez-le me bercer toujours!

Mais le plaisir s'arrête;
Vous partez : de la fête
L'éclat s'est effacé.
Sous de longs flots d'ébène,
La nuit couvre la plaine
Où Delphine et sa mère et ma joie ont passé.

Pardonnez, si mon ame à son chant monotone
Retourne en voyant fuir les muses et les fleurs;
Vous partez, et voici l'automne;

On dirait qu'elle attend des pleurs.
L'été vient d'épuiser sa dernière corbeille ;
Pour vous revoir sourire il s'est éteint plus tard ;
Et septembre au ciel gris, avec votre départ,
A vu fuir la dernière abeille.
La feuille commence à jaunir,
Les bois vont perdre leur parure ;
Déjà pour les amours, qu'un regret sait punir,
Leur froide retraite est moins sûre.
Quelquefois, sur moi-même arrêtant ma pitié,
Je frémis ; je regarde où s'en va l'espérance ;
Elle est loin ; et de l'amitié
J'ai plus que vous peut-être éprouvé l'inconstance !

Mais vous m'avez parlé : captive à votre voix,
Tout ce que vous disiez, j'aurais voulu l'écrire ;
Et tout ce que de vous à présent je reçois,
Oh ! que ne puis-je encor vous entendre le dire !

LE VIEUX CRIEUR DU RHONE.

LE

VIEUX CRIEUR DU RHONE.

A M. JARS.

On avait couronné la vierge moissonneuse,
Le village à la ville était joint par des fleurs,
La jeunesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.
Tout-à-coup le plaisir cessa,
Comme le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille;
Et dans l'ombre un long cri glaça

Jusqu'au chant de la jeune fille.

« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère ;
« Sa clameur s'est changée en un silence affreux.
« L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux ;
« Il ne prononce encor que le nom de sa mère.

« Quoi ! pas une voix ne répond !
« Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage?
« Hélas ! le Rhône est si profond,
« Et l'on est si faible à cet âge !
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

« Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée,
« Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor;

« Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
« Et de bluets tantôt sa robe était parée.

« Vous pourrez le rencontrer nu,
« Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :
« Vous l'aurez bientôt reconnu,
« L'ange qui pleure sans défense !
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut : de la morne assemblée
Il attendit long-temps un mot, un seul... en vain.
Les mères enchaînaient leurs enfans sur leur sein,
Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.

On dit qu'un mendiant passa,
Couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive,
Et qu'un jeune cri s'élança

Dans l'air avec la voix plaintive :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

LA SUITE

DU VIEUX CRIEUR DU RHONE.

LA SUITE

DU VIEUX CRIEUR DU RHONE.

A M. JARS.

Le vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré :
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs ;

C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Cria partout l'enfant sans l'obtenir ;
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparaissait lugubre et redoutable.

Celle que l'on crut morte en ses cris superflus,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...
Elle vit; mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.
La moisson, le rivage et le Rhône rapide
Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir.
Ainsi se trouble une eau limpide,
Dont la source va se tarir.

Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
Où la foule a suivi ses pas;

On l'entoure, on frémit, on pleure :
Elle seule ne pleure pas.
Dieu la bénit d'un long délire :
Son fils est là, dit-elle... il dort.
Elle a rapporté son sourire
A son fils... que l'on cherche encor !

Balançant un berceau, dans ces nuits rigoureuses,
Seule elle dit encor : « Les mères sont heureuses ! »
Seule elle ne sait plus son malheur si récent ;
Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.
A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre?
Elle écoute son souffle ; elle attend son réveil.
Ah ! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchante,
Pareil au voile épais tombé sur sa raison :
L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison ;

Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

Dans sa vague tristesse, on la voit tout le jour,
Et sans nous reconnaître à peine,
Contre son sein bercer une ombre vaine,
Et lui parler avec amour.
Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
Auprès des feux négligés et mourans,
Elle charme sa veille au berceau retenue,
En regardant courir les nuages errans.

Un soir, la lune absente abandonne la terre
Au sombre autan qui règne avec fureur ;
Des élémens la lutte austère
Glace les sens d'une muette horreur.
On ne voit plus que de faibles lumières;
Les chiens hurlans menacent les chaumières;
L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :

De cette mère, immobile et charmée,
La faible main s'endort sur le berceau,
Que semble suivre encor sa paupière fermée.

Paix ! elle dort pour la première fois,
Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
Qui la laissa sur la terre étendue,
Sans souvenir, sans larmes et sans voix.
Mais l'ouragan, dont gémit la nature,
Semble jaloux de cette longue erreur ;
Dans son sommeil il souffle la terreur,
Et, de son sein réveillant la torture,
Y jette un cri dès long-temps expiré :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré ! »
Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
« Rendez, rendez l'enfant ! rendez... » Réveil horrible !
Ce berceau découvert, il est vide, il est froid !

Pale, muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée ;
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
« Je reconnais la terre, et j'ai perdu les cieux !
« Dieu des mères ! mon Dieu ! vous savez s'il respire.
« Rendez-le, guidez-moi... je ne sais où... j'expire !
« Il n'est plus là..... je n'y peux plus rester.
« Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
« J'irai, par les chemins, traîner, finir ma vie. »
Et le jour, sur la neige on reconnaît ses pas.
Elle était douce et faible ; on ne l'observait pas,
Et personne ne l'a suivie.
Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir ;
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle
« Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
« Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle !

« Sur ma voix, qui chantait, voulait former sa voix.
« J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage ;
« Douloureux pour sa mère, inutile pour lui,
« Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
« Et dans mon ame en deuil j'offrirai son image.
« Des fleurs... je n'en ai plus... Ah ! j'ai trop peu de temps ;
« On meurt jeune sans l'espérance;
« Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,
« J'y viendrai cacher ma souffrance ! »

Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

Une autre femme approche en sa misère errante;
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez ! »
Elle indique un enfant aux regards consternés ;
Et cet objet voilé la rend plus déchirante.
« Femme, dit l'autre mère, il faut vous secourir :

« Vous cachez un enfant ; sa misère est affreuse !
« Ne souffrez pas pour lui, femme ! Soyez heureuse.
« Moi, je n'ai plus d'enfant... moi, je n'ai qu'à mourir! »

Un cri perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : « Ma mère ! »
Et la mère éperdue a saisi son enfant,
Et l'affreuse étrangère à peine le défend ;
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
Et, comme un noir corbeau, se perd dans la campagne.
La mère véritable écarte les lambeaux ;
Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument : « C'est mon fils !.. qu'il est pâle ! » Elle tombe ;
Sous l'excès du bonheur la nature succombe ;
Car on dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
Mais l'enfant la caresse ; il la rappelle, il pleure ;
Il arrête son ame aux lèvres qu'il effleure,

Et son corps délicat, par sa mère entouré,
Palpite et tremble encor d'en être séparé.
« Ne tremble plus ; c'est moi. Vois-tu ; je suis ta mère.
« Oh ! mon fils ! C'est mon fils ! regardez-le, mon père ;
« C'est mon fils ! Ce n'est plus son fantôme trompeur ;
« C'est mon enfant qui m'aime, et qui vit sur mon cœur. »

Le pasteur pour le voir se courbe devant elle :
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle ;
Elle dit tout en paroles de feu ;
De baisers, de sanglots, son récit se compose.
En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ;
Sortira-t-il du cœur ou son fils se repose?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute... il vit encor ; sa mère a pardonné !

LA FLEUR DU SOL NATAL.

LA FLEUR DU SOL NATAL.

A MONSIEUR D.

FLEUR du sol natal ! ô verdure sauvage !
Par quelle main cachée arrives-tu vers moi ?
O mon pays ! quelle ame aimante, à ton rivage,

[1] Je dois à cet ingénieux présent d'un compatriote une surprise dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. A deux cents lieues de mon pays, je reçus un panier de fleurs cueillies aux environs de Douai. Ceux qui n'ont pas vu leur pays depuis l'enfance jugeront de l'impression que firent sur moi ces fleurs sauvages, traversant une longue route, soigneusement cachées dans une mousse fraîche qu'elles avaient embaumée.

A compris qu'une fleur me parlerait de toi ?
Quel charme m'environne, et quel dieu rompt ma chaîne ?
La vie est libre encor... je lui pardonne tout !
Sol natal ! sol natal ! dans ta suave haleine,
Dans tes parfums, la vie a comme un autre goût.
Voilà le souvenir au pénétrant silence ;
Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur :
Sur mes jours fatigués son aile se balance ;
C'est une halte du malheur.

Le voilà ce beau lac dont l'eau n'est point amère ;
Ma nacelle dormeuse y flotte seule en paix !
Le voilà le doux chaume où m'enfanta ma mère,
Où, cachée au malheur, je ne pleurai jamais !
Cette jeune Albertine, à nos foyers restée,
Ce lilas embaumé que je croyais perdu,
O fleur, sauvage fleur de ma rive enchantée,
Transfuge de nos bois, tu m'as donc tout rendu !

Des arbres qui régnaient le long de nos rivages
Tu m'apportes le bruit... il rafraîchit mon sort:
Une colombe y pleure; et ces profonds ombrages,
Par toi, si puissamment me protégent encor,
Que les vents balancent leur faîte,
Roulant devant eux la tempête,
L'éclair, l'ouragan, la terreur,
Et laissent à mes pieds le calme et la fraîcheur.
Emporte-moi, souffle errant, doux génie,
Sur mon rempart tant chanté, tant aimé;
Et que ma cendre un jour soit réunie
A l'humble terre où mon cœur s'est formé!
Aux uns de l'or... à moi des fleurs suaves:
Oh! dans les fleurs précipite mes pas!
J'en vois languir sur des rives esclaves,
Mais ma fierté ne s'en couronne pas.

Qu'il est frais, qu'il est doux l'air de l'indépendance

Au cœur épanoui sur un sol libre et pur !
O mon pays ! ton nom, qui m'offre un ciel d'azur,
Rend à mes traits souffrans le rire de l'enfance.
Nomme encore mon pays, rêve aux accens d'amour ;
Jette sur mon sommeil les fleurs de ma vallée ;
Que, dans ce miroir consolée,
Je réchauffe ma vie au reflet d'un beau jour !
Sur l'invisible ami qui devina mon ame,
Dieu ! versez les trésors qui germent dans vos mains !
Liez ses jours heureux à d'heureux lendemains,
Et de soie et de fleurs formez leur longue trame !
Que pour lui, pour lui seul, l'amour soit sans regret !
Ciel ! au nom de la fleur qu'il me jeta vermeille,
Qu'un bonheur assidu chaque jour le réveille,
Et lui confie un doux secret !

A MES ENFANS.

A MES ENFANS.

Oui, nous allons encore essayer un voyage.
Avril est né d'hier, il vole au fond des bois :
Doux avril! on entend partout sa jeune voix;
Partout ses doigts légers déroulent le feuillage.
La nature s'habille; il faut prendre l'essor:
A l'ombre de ma vie abritez votre sort,
Innocens pélerins, suivez ma destinée.
Dans la vôtre, que Dieu rende plus fortunée,
Allez cueillir des jours libres et triomphans;

Moi je bénis les miens : vous êtes mes enfans !
Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage :
Combien ce tendre orgueil m'a donné de courage !
Oh ! que de fois, sensible et vaine tour à tour,
J'ai pensé qu'une reine envîrait ma fortune !
Et je plaignais la reine en sa gloire importune :
Elle est à plaindre ; elle a d'autres soins que l'amour.

Sur son enfant qui dort ces grilles formidables,
Ces gardes sans sommeil, à l'œil toujours ouvert,
Ces hommes habillés de fer,
Disent que les palais sont des lieux redoutables.
Ses baisers maternels par jour lui sont comptés ;
Jamais sans des témoins son cœur ne se déploie ;
Et tous ses mouvemens de tristesse ou de joie
Sous son manteau de reine expirent arrêtés.
Elle n'a que ses yeux pour répandre son ame,
Pour caresser l'objet de ses pures douleurs ;

Son enfant l'appelle : « Madame ! »
Et Dieu seul voit tomber ses pleurs.

Moi, par le monde errante, et partout étrangère,
A vos berceaux de mousse à la hâte formés,
Seule, ardente à veiller mes amours tant aimés,
J'ai trouvé l'heure agile et ma tâche légère.
Et vous, enveloppés de pavots frais et purs,
Vous laissez votre vie à ma garde attentive;
Vos doux jeux me rendent captive;
Vos rêves ne sont pas moins sûrs.
Confians, vous dansez quand votre mère chante;
Son baiser vous délasse et vous mène au sommeil,
Sans prévoir que souvent la voix qui vous enchante
Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil.
Ignorez-le toujours ! toujours, s'il est possible,
Puisez dans mes regards votre sécurité;
Ils vous adouciront la triste vérité

Qui déchire le plus sensible !

Quand j'emportai vos jours loin d'un ciel sans chaleur,
Je vous couvais encore, ô ma jeune famille;
Et je sentais naître ma fille
Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur.
Vous partagiez déjà notre errant esclavage,
Dociles émigrés ! faibles, tremblans et doux,
A peine éclos sur le rivage,
Vos mobiles destins s'envolaient avec nous.
Que ne peut-on fixer votre trace légère,
Votre audace riante, à la crainte étrangère !
Age heureux ! courts instans des naïves erreurs !
Inhabile aux soupçons, aux jalouses fureurs !
Moi seule, en vous berçant d'amour, de mélodie,
Je vous inoculai ma douce maladie.
Déjà vous bégayez d'imparfaites chansons,
Et vos voix et vos cœurs vibrent de mes leçons.

De ce peu que je sais je vous instruis moi-même ;
Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime ;
Je vous aide à chercher les mots les plus touchans,
Pour charmer votre père attendri de vos chants.
Je vous dis : « Aimez Dieu, car lui seul nous protége,
Lui seul vous aime, enfans, comme si les grandeurs
A vos fronts ingénus attachaient leurs splendeurs :
Il prête sa lumière à notre humble cortége ;
Et, pour nous soutenir sur les bords du chemin,
Devant nous il étend son invisible main. »

Doux échos de mon ame, écoutez votre mère :
Un jour vous serez seuls, par la sentence amère
Qui sépare de force entre eux les voyageurs ;
Ne craignez pas pour moi d'anathêmes vengeurs ;
Relisez ces tableaux d'une innocente vie ;
Purs et vrais comme vous ils désarmaient l'envie ;
Alors devant Dieu seul mettez-vous à genoux,

Enfans ! priez pour moi : j'ai tant prié pour vous !
Sur la route plus triste errez du moins ensemble !
Contemplez ce nuage : hélas ! il nous ressemble,
Il va vite. En courant levez parfois les yeux :
N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux.

Vous comprendrez alors ces vœux mélancoliques
Où mon ame, n'osant tout haut se révéler
Dans ses alarmes prophétiques,
Vous plaignait sans vous en parler.
Car l'imprévoyante colombe,
Qui librement passait dans l'air,
Au trait parti comme l'éclair
Tressaille, tourne, expire, tombe
Aux pieds du tranquille chasseur ;
Et nul ange, ici-bas, n'a vengé sa douceur !

Je frissonne. Ma fille ! ô soudaines alarmes !

Ainsi, qui lit trop loin ne voit plus que des larmes :
Dieu ! pardonnez-les moi ; le temps doit m'en punir.
Quelle mère en secret ne vit dans l'avenir ?
Quelle mère n'a vu la saison des orages
Sur ses enfans chéris balancer leurs nuages ?
Les pleurs silencieux attendent les plus doux ;
Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.
Mais quoi ! les plus hardis seront-ils moins à plaindre ?
Que de piéges là-bas, et que d'écueils à craindre !
Que de monde autour d'eux dans ces lointains sentiers,
Où leurs pas et leurs vœux se livrent tout entiers ?
Cédez, faibles roseaux, ployez sous la tempête ;
Aux souffles inclémens dérobez votre tête !
Cœurs d'anges, dont le ciel a semé les penchans,
C'est donc aussi pour vous que je crains les méchans !
Quoi, l'amour malheureux ? quoi, l'amitié trahie ?
L'abandon ?... Non ; je rêve et je suis éblouie :
Non, ce rayon divin, qui brille en leurs regards,

Ne les appelle pas à de tristes hasards :
Non, l'azur de tes yeux, ô ma belle Hyacinthe,
Ne se voilera pas sous d'austères douleurs.....
Mais dans tes jeunes mains tu m'apportes des fleurs :
Va ! l'augure est heureux, tu n'as pas une absinthe !

Il faut partir. Ce toit qu'il fut doux d'habiter,
Qui nous couvrit l'hiver, il faut donc le quitter !
Toujours quelque lien se rompra dans l'absence !
Je suis comme le lierre arraché malgré lui :
J'aimai si long-temps la présence
De ce que je quitte aujourd'hui !
Quoi ! toujours effleurer des rives orageuses ?
Quoi ! poursuivre sans cesse un fuyant horizon ?
Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses
Laissant à chaque haie un peu de leur toison ?
Oh ! que de fils brisés dans ma trame affaiblie !
Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur !

Déjà, je sais déjà comment fuit le bonheur ;
Je ne sais pas comme on l'oublie !
Mon ame libre encor s'élance en d'autres lieux,
D'où me sépare une absence éternelle ;
Comme l'oiseau blessé, qui n'étend plus qu'une aile
Pour traverser les cieux !

Mais en rendant mes jours à ma tremblante étoile,
Soit qu'un dur aquilon fasse frémir ma voile,
Soit que d'un ciel brûlant me consume l'ardeur,
J'aimerai des vallons la fraîche profondeur :
Ma pensée en soupire, et le saule, et l'yeuse,
Et près du clair ruisseau la paisible fileuse,
Le bois qui la vit naître et la verra mourir,
Me rendront des tableaux, qu'il m'est doux de nourrir.
Aux coteaux de Lormont [1] j'avais légué ma cendre :
Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger ;

[1] Les coteaux de Lormont dominent le port de Bordeaux.

Son ombre est dédaigneuse, au malheur étranger ;
Dans la barque incertaine il faut donc redescendre.
Venez, chers Alcyons, pressez-vous sur mon cœur ;
Jetez un tendre adieu vers la rive sonore :
Je le sens, quelque vœu nous y rappelle encore,
Quelque regard nous suit, plein d'un trouble rêveur.
Adieu... ma voix s'altère et tremble dans mes larmes ;
Enfans ! jetez vos voix sur l'aile des zéphyrs :
Dites que j'ai pleuré, dites que mes soupirs
Retourneront souvent à ces bords pleins de charmes :
Là, de quatre printemps j'ai respiré les fleurs.
Ainsi partout des biens ; ainsi partout des pleurs !

ROMANCES.

LE SOMMEIL DE JULIEN.

OXFO

C'ÉTAIT l'hiver, et la nature entière
Portait son deuil, et redoublait le mien;
Je regagnais à pas lents ma chaumière,
Les yeux fixés sur celle de Julien.

Un voile noir s'étendit sur la plaine;
Un triste écho fit aboyer mon chien;
Le vent soufflait et sa plaintive haleine
Disait aux bois : Julien! pauvre Julien!

Sur mon chemin je vis la lune errante :
Qu'elle était sombre en parcourant le sien !
Je contemplai cette clarté mourante,
Moins triste, hélas ! que les yeux de Julien.

Je m'endormis, de tant d'objets lassée ;
Le ciel s'ouvrit,... et je n'entendis rien :
Mais tout-à-coup la cloche balancée
Me réveilla, sans réveiller Julien.

Quand j'abordai sa sœur silencieuse,
Sa main me dit : « Il repose, il est bien ! »
Je voulus voir... Une larme pieuse
M'apprit le nom du sommeil de Julien.

LE SOIR.

En vain l'Aurore,
Qui se colore,
Annonce un jour
Fait pour l'Amour;
De ta pensée
Tout oppressée,
Pour te revoir,
J'attends le soir.

L'Aurore, en fuite,

Laisse à sa suite,
Un soleil pur,
Un ciel d'azur:
L'Amour s'éveille;
Pour lui je veille;
Et, pour te voir,
J'attends le soir.

Heure charmante,
Soyez moins lente!
Avancez-vous,
Moment si doux!
Une journée
Est une année,
Quand, pour te voir,
J'attends le soir.

Un voile sombre

Ramène l'ombre ;
Un doux repos
Suit les travaux :
Mon sein palpite,
Mon cœur me quitte...
Je vais te voir ;
Voilà le soir.

LE PORTRAIT.

RIANT portrait, tourment de mon désir,
Muet Amour, si loin de ton modèle !
Ombre imparfaite du plaisir,
Tu seras pourtant plus fidèle.

De ta gaîté je me plains aujourd'hui ;
Mais si jamais il cesse de m'entendre,
A toi je me plaindrai de lui,
Et tu me paraîtras plus tendre.

Si tu n'as pas, pour aller à mon cœur,
Son œil brûlant et son parler de flamme,
Par un accent doux et trompeur,
Tu n'égareras pas mon ame.

Sans trouble, à toi, je livre mon secret.
S'il était là, je fuirais vite, vite.
Je suis seule... Ah! riant portrait,
Que n'es-tu celui que j'évite!

LE BOUQUET.

Non, tu n'auras pas mon bouquet.
Traite-moi de capricieuse,
De volage, d'ambitieuse,
D'esprit léger, vain ou coquet;
Non, tu n'auras pas mon bouquet.

Comme l'incarnat du plaisir,
On dit qu'il sied à ma figure.
Veux-tu de ma simple parure
Oter ce qui peut m'embellir,

Comme l'incarnat du plaisir?

Je veux le garder sur mon cœur;
Il est aussi pur que mon ame;
Un soupir, un souffle de flamme
En pourrait ternir la fraîcheur :
Je veux le garder sur mon cœur.

Non, non, point de bouquet pour toi :
L'éclat de la rose est trop tendre ;
Demain tu pourrais me le rendre ;
Demain... qu'en ferais-je? dis-moi.
Non, non, point de bouquet pour toi.

LE CHIEN D'OLIVIER.

Pour trouver le bonheur, je me ferai bergère :
Le bonheur est aux champs, s'il existe pour moi !
Oui, du temps, au hameau, la course est plus légère ;
La veillée est paisible, et la nuit sans effroi.
Le laboureur, couché sous son toit de fougère,
Ne dormirait pas mieux sur l'oreiller du roi.

D'un simple ajustement j'ai déjà fait l'emplette.
On ressemble au Plaisir, sous un chapeau de fleurs :

Les prés m'en offriront pour garnir ma houlette;
On n'y forcera point mon choix pour leurs couleurs;
J'y mêlerai le lis à l'humble violette,
Sans crainte qu'un bouquet me prépare des pleurs.

Des moutons, un bélier, deux agneaux et leur mère,
Composeront ma cour, mon empire et mon bien.
L'écho me distraira d'une douce chimère
Que je veux oublier, aussi je n'en dis rien;
Et pour me suivre aux bois, où je suis étrangère,
Il me faudrait encore... il me faudrait un chien.

Que le chien d'Olivier paraît tendre et fidèle!
Sous sa garde un troupeau bondirait sans danger.
Mais des maîtres son maître est, dit-on, le modèle;
A le quitter pour moi je n'ose l'engager.
Ah! pour ne pas détruire une amitié si belle,
Je voudrais qu'Olivier se fît aussi berger.

L'AVEU PERMIS.

iens, mon cher Olivier, j'ai deux mots à te dire,
Ma mère l'a permis ; ils te rendront joyeux.
Eh bien ! je n'ose plus. Mais, dis-moi, sais-tu lire?
Ma mère l'a permis, regarde dans mes yeux.

Voilà mes yeux baissés. Dieu ! que je suis confuse !
Mon visage a rougi ; vois-tu, c'est la pudeur.
Ma mère l'a permis, ce sera ton excuse ;
Pendant que je rougis, mets ta main sur mon cœur.

Que ton air inquiet me tourmente et me touche !
Ces deux mots sont si doux ! mon cœur les dit si bien !
Tu ne les entends pas, prends-les donc sur ma bouche,
Je fermerai les yeux, prends, mais ne m'en dis rien.

DORS MA MÈRE.

O ma vie,
Sans envie,
J'ai vu le palais du roi ;
Ma chaumière
M'est plus chère,
Quand j'y suis seule avec toi.

Au village,
Le jeune âge

N'est heureux que par l'Amour ;
Fuis la ville ;
Trop facile,
Tu m'oublîrais à la cour.

D'une reine
Souveraine
L'empire a-t-il plus d'appas ?
Ton image
Est l'image
Qui devance ou suit mes pas.

Reviens vite !
Tout m'agite :
Eh quoi ! je suis seule encor !
Viens, mon ame,
De ma flamme
Partager le doux transport.

L'heure sonne,
Je frissonne...
Voici l'instant du retour.
Moins sévère,
Dors, ma mère,
Et laisse veiller l'Amour.

LE SERMENT.

DOLE de ma vie,
Mon tourment, mon plaisir,
Dis-moi si ton envie
S'accorde à mon désir?
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

Donne-moi l'espérance;
Je te l'offre en retour.

Apprends-moi la constance ;
Je t'apprendrai l'amour
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

Sois d'un cœur qui t'adore
L'unique souvenir ;
Je te promets encore
Ce que j'ai d'avenir.
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

Vers ton ame attirée
Par le plus doux transport,
Sur ta bouche adorée
Laisse-moi dire encor :
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

LE RÉVEIL.

---

ur ce lit de roseaux puis-je dormir encore?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi.
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore :
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Éveille, éveille-toi !

Mais ce souffle d'Amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor je n'ose le ravir;
Accordé par ton cœur, il doublera ma vie.

Ton sommeil se prolonge, et tu me fais mourir.
Je n'ose le ravir.

Viens, sous les bananiers nous trouverons l'ombrage;
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour :
Le soleil est jaloux; il est sous un nuage;
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour.
Viens éclairer l'Amour.

Non, non, tu ne dors plus, tu partages ma flamme;
Tes baisers sont le miel que nous donnent les fleurs :
Ton cœur a soupiré; viens-tu chercher mon ame?
Elle erre sur ma bouche, et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs.

LE BILLET.

QUAND je t'écris à l'ombre du mystère,
Je crois te voir et te parler tout bas;
Mais, je l'avoue, en ce lieu solitaire,
Tout est tranquille, et mon cœur ne l'est pas,
Quand je t'écris.

En vain j'écris : quand l'ame est oppressée,
Le temps s'arrête; il n'a plus d'avenir.
Non, loin de toi, je n'ai qu'une pensée,

Et mon bonheur n'est plus qu'un souvenir :
En vain j'écris.

Si tu m'écris, je vais t'attendre encore ;
Mais, si ton cœur n'est plus tel qu'autrefois,
Fais que toujours, fais que le mien l'ignore !
S'il est constant, dis un mot ; je le crois,
Si tu l'écris.

LE SOUVENIR.

O délire d'une heure auprès de lui passée,
Reste dans ma pensée !
Par toi tout le bonheur que m'offre l'avenir
Est dans mon souvenir.

Je ne m'expose plus à le voir, à l'entendre,
Je n'ose plus l'attendre ;
Et si je puis encor supporter l'avenir,
C'est par le souvenir.

Le temps ne viendra pas pour guérir ma souffrance ;
Je n'ai plus d'espérance :
Mais je ne voudrais pas, pour tout mon avenir,
Perdre le souvenir !

IL VA PARLER.

EMBELLISSEZ ma triste solitude,
Portrait chéri, gage d'un pur amour!
Charmez encor ma sombre inquiétude;
Trompez mon cœur jusques à son retour.

Si quelquefois, de mes lèvres tremblantes,
J'ose presser ce portrait adoré,
Le feu subtil de ses lèvres brûlantes
Pénètre encor dans mon cœur déchiré.

A mes regards ce trésor plein de charmes
Semble répondre et paraît s'animer ;
Je crois le voir s'attendrir à mes larmes,
Et je lui prête une ame pour aimer.

Oh ! de l'amour adorable prodige !
Son œil se trouble, et ses pleurs vont couler...
Il est ému ! ce n'est plus un prestige ;
Il me sourit... j'écoute, il va parler.

A LA POÉSIE.

O douce Poésie !
Couvre de quelques fleurs
La triste fantaisie
Qui fait couler mes pleurs ;
Trompe mon ame tendre,
Que l'on blessa toujours :
Je ne veux plus attendre
Mes plaisirs des Amours.

Donne aux vers de ma lyre

Une aimable couleur,
Ta grâce à mon délire,
Ton charme à ma douleur ;
Que le nuage sombre,
Qui voile mes destins,
S'échappe, comme une ombre,
A tes accens divins.

Sois toujours attentive
Sur mes chants douloureux;
D'une pudeur craintive
Enveloppe mes vœux ;
Cache l'erreur brûlante,
Qui trouble mon bonheur :
Mais, ô Dieu ! qu'elle est lente
A sortir de mon cœur !

LES

TROIS HEURES DU JOUR.

Comme un bouton, près d'éclore,
D'un seul regard de l'Aurore
Attend le bienfait du jour;
Dans l'âge de l'innocence,
Séduite par l'espérance,
J'attendais tout de l'Amour.

Comme la fleur imprudente

Se plaît à suivre la pente
Qui l'expose aux feux du jour,
Je m'abandonnai, sans guide,
Au penchant non moins rapide
Qui m'entraînait vers l'Amour.

Comme la fleur desséchée,
Pale et tristement penchée,
S'effeuille au déclin du jour,
Mon soir touche à ma naissance,
Et je pleure l'Espérance
Qui s'envole avec l'Amour.

L'ESPÉRANCE.

---

omme une vaine erreur,
Comme un riant mensonge,
S'évanouit le songe
Qui faisait mon bonheur.
O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour!

Ce tendre sentiment,

Cette aimable folie,
Ce charme de ma vie,
Sans toi n'est qu'un tourment.
O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour.

Déjà, pour me punir
D'avoir été trop tendre,
Je consens à te rendre
Un si cher souvenir.
O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour.

Que voulez-vous de moi,

Raison trop inflexible ?
Tourment d'un cœur sensible,
Je cède à votre loi.
O douce chimère !
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour.

LA FLEUR RENVOYÉE.

ADIEU, douce pensée,
Image du plaisir;
Mon ame est trop blessée,
Tu ne peux la guérir.
L'espérance légère
De mon bonheur
Fut douce et passagère,
Comme ta fleur.

Rien ne me fait envie;

Je ne veux plus te voir.
Je n'aime plus la vie;
Qu'ai-je besoin d'espoir?
En ce moment d'alarme
Pourquoi t'offrir?
Il ne faut qu'une larme
Pour te flétrir.

Par toi, ce que j'adore
Avait surpris mon cœur;
Par toi, veut-il encore
Égarer ma candeur?
Son ivresse est passée;
Mais, en retour,
Qu'est-ce qu'une pensée
Pour tant d'amour?

JE DORMAIS.

On sonne, on sonne, on sonne encore :
C'est lui !... Dieu ! qu'il m'a fait souffrir !
Mais il revient, mais je l'adore :
Éveillez-vous, courez ouvrir !

Embellis-toi, sombre retraite,
Où si souvent il me trouva.
Il va venir... Mon sang s'arrête ;
Il tarde encor... Mon cœur s'en va.

Je n'y vois plus. Le ciel se couvre ;
Soulève-toi, nuage épais !
J'étends les bras, mon œil s'entr'ouvre...
Dieu ! c'est un songe, et je dormais.

REPRENDS TON BIEN.

QUAND l'Amitié tremblante
T'abandonna mon sort,
Que ta main bienfaisante
Me sauva de la mort,
Pour la reconnaissance
Je pris l'amour,
Et, moins que ta présence,
J'aimai le jour.

Mais ma timide flamme

Fait naître ta pitié ;
Est-ce assez, pour mon ame,
D'une froide amitié?
Vainement l'espérance
M'a su guérir,
Si ton indifférence
Me fait mourir!

Contre un sort invincible
Je ne veux plus m'armer;
Viens me rendre insensible,
Si tu ne peux m'aimer.
De mon ame asservie
Romps le lien;
En reprenant ma vie,
Reprends ton bien.

LE PREMIER AMOUR.

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux?
A peine, hélas! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous.

Point de serment, point de vaine promesse :
Si jeune encore, on ne les connaît pas;
Son ame pure aimait avec ivresse,
Et se livrait sans honte et sans combats.

Elle a perdu son idole chérie :
Bonheur si doux a duré moins qu'un jour !
Elle n'est plus au printemps de sa vie;
Elle est encore à son premier amour.

L'EXILÉ.

Oui, je le sais, voilà des fleurs,
Des vallons, des ruisseaux, des prés et des feuillages ;
Mais une onde plus pure et de plus verts ombrages
Enchantent ma pensée, et me coûtent des pleurs.

« Oui, je le vois, ces frais zéphyrs
Caressent en jouant de naïves bergères ;
Mais d'un zéphyr plus doux les haleines légères
Attirent loin de moi mon ame et mes soupirs.

« Ah ! je le sens, c'est que mon cœur,
Las d'envier ces bois, ces fleurs, cette prairie,
Demande, en gémissant, des fleurs à ma patrie :
Ici rien n'est à moi, si ce n'est ma douleur. »

Triste exilé, voilà ton sort :
La plainte de l'écho m'a révélé ta peine.
Comme un oiseau captif, tu chantes dans ta chaîne ;
Comme un oiseau blessé, j'y joins un cri de mort.

Goûte l'espoir silencieux !
Tu reverras un jour le sol qui te rappelle ;
Mais rien ne doit changer ma douleur éternelle :
Mon exil est le monde... et mon espoir aux cieux.

GARAT A BORDEAUX.

VEC ta gente mie,
Où vas-tu, troubadour? »
« — Je vais à ma patrie
Demander un beau jour.

« Salut, rive enchantée,
Qui vis mes jeunes ans;
De mon ame agitée
Reconnais les accens.

« Jadis ma souveraine
A sa cour m'arrêta ;
Et pour si noble reine
Ton troubadour chanta.

« Des belles la plus belle
Tombe en captivité ;
Avais chanté pour elle ;
Perdis ma liberté.

« De l'auguste Marie
Déplorai les malheurs :
En ce temps de furie,
On punissait les pleurs.

« Pour charmer ma misère,
Orgueil du troubadour,
J'ai chanté Bélisaire,

Henri-Quatre et l'Amour.

« N'ai sauvé de ma chaîne
Que ma lyre et l'honneur ;
Et l'or, qui tout entraîne,
N'entraîna pas mon cœur.

« Pastourelle naïve
Écouta mes leçons ;
Sa voix, tendre et plaintive,
Y mêla ses doux sons.

« La jeune enchanteresse,
Écolière d'Amour,
Devint dame et maîtresse
Du pauvre troubadour.

« Au lieu de ta naissance,

Dit-elle, conduis-moi;
Tu m'appris ta romance,
La chanterai pour toi.

« Venez donc, gente mie,
Lui dit ton troubadour;
Allons à ma patrie
Demander un beau jour.

« Lyre ! ma douce lyre !
Obéis à mon cœur.
Le chant que je soupire
Est le chant du bonheur. »

A LA NUIT.

---

ouce Nuit, ton charme paisible
Du malheureux suspend les pleurs;
Nul mortel n'est insensible
A tes bienfaisantes erreurs.
Souvent dans un cœur rebelle
Tu fais naître les désirs;
Et l'amour tendre et fidèle
Te doit ses plus doux plaisirs.

Tu sais, par un riant mensonge,

Calmer un amant agité,
Et le consoler, en songe,
D'une triste réalité.
O Nuit! pour la douleur sombre,
Et pour le plaisir d'amour,
On doit préférer ton ombre
A l'éclat du plus beau jour.

Comme dans le sein d'une amie
On aime à verser sa douleur,
C'est à toi que je confie
Les premiers soupirs de mon cœur.
Cache-moi, s'il est possible,
L'objet de mon tendre effroi :
Comme moi s'il est sensible,
Qu'il soit discret comme toi.

A LA SEINE.

IVE enchantée,
Berceau de mes amours,
Onde argentée,
Image des beaux jours,
Que ton cours est limpide!
Que ta fuite est rapide!
Ah! pour mon cœur,
C'est l'adieu du bonheur.

Déjà ma lyre

Gémit dans les roseaux,
Et mon délire
A fait frémir tes eaux.
La naïade plaintive
Se penche sur la rive
Pour m'écouter,
Me plaindre, et m'arrêter.

Cette eau si belle
T'abandonne en courant;
Moi, plus fidèle,
Je m'éloigne en pleurant.
Demain celui que j'aime
M'appellera lui-même :
Vœux superflus!
Je ne l'entendrai plus.

Ah! dans ta course,

Emporte mes tourmens;
Mais, à ta source,
Retiens tous mes sermens.
Si l'objet que j'adore
Vient m'y chercher encore,
Dis-lui qu'Amour
T'a promis mon retour.

LA FIANCÉE.

---

ma belle patrie
Fais mes adieux, Amour;
La reverrai-je un jour,
Cette France chérie ?
Toi qui m'as su charmer,
Parle pour moi, mon maître :
Elle m'a donné l'être,
Tu me le fais aimer.

Dis-lui qu'à ta prière

Je retiens mes soupirs,
Mais que tes doux plaisirs
Ne m'ont pas tout entière :
Dis-lui que ton bandeau
N'a pas séché mes larmes,
Et qu'à travers tes charmes
Je rêve à mon berceau.

Vois-tu sur le rivage
Mes compagnes en pleurs ?
En leur jetant des fleurs,
Voile-moi cette image.
L'eau m'entraîne avec toi...
Mais demain, à l'aurore,
Te trouverai-je encore
Entre le ciel et moi?

Quelle est cette voix tendre

Qui prédit mon retour?
Tu parles bien, Amour,
Mais laisse-moi l'entendre :
Oh! n'en sois point jaloux,
C'est la voix de mon père!
Tout nous sera prospère,
Il a prié pour nous.

LA PÉLERINE.

PÉLERINE, où vas-tu si tard ?
Le temps est à l'orage.
Peux-tu confier au hasard
Tes charmes et ton âge? »
« — Ermite, n'ayez point de peur,
Du ciel je ne crains plus la foudre :
Que ne peut-il réduire en poudre
L'image qui brûle mon cœur ! »

« — O ma fille ! donne un moment

A l'ami qui t'appelle;
Viens calmer ton égarement
A la sainte chapelle. »
« — Ermite, mon ame est à Dieu;
Partout il me suit, il me guide;
Il m'a dit de fuir un perfide :
Je fuis l'Amour, Ermite, adieu. »

« — Pélerine, en fuyant l'Amour,
Que la pitié t'enchaîne :
Un malheureux, depuis un jour,
Pleure ici sur sa chaîne. »
« — Un malheureux! c'est un amant;
Mon père, donnez-lui vos larmes!
Blessée au cœur des mêmes armes
Je mourrai du même tourment.

« — Ma fille, lève au moins les yeux,

La pitié te l'ordonne :
Cet amant n'est plus malheureux,
Si ton cœur lui pardonne. »
Le coupable alors se montra ;
L'Amour pria pour le parjure ;
L'Ermite effaça son injure,
Et la pélerine... pleura.

LE BAL.

L'heure du bal, enfin, se fait entendre,
Le plaisir sonne, et tu le fais attendre !
Depuis huit jours, il a pris pour signal
L'heure du bal.

Où sont les fleurs dont l'éclat étincelle ?
Elles mourront en te voyant si belle.
Mais, sous ta main, je vois rouler des pleurs...
Où sont les fleurs?

Il est absent! l'espérance est voilée,
Ou, pour le suivre, elle s'est envolée.
Je le devine à ton plaintif accent :
Il est absent!

Je n'irai pas ! la danse, mon amie,
Est, sans l'Amour, une Grâce endormie.
Loin de la fête il enchaîne tes pas :
Je n'irai pas!

CLÉMENTINE.

IMITATION DE RICHARDSON.

DISTAITE et malheureuse,
Sur un bouquet de fleurs
Une fille rêveuse
Laissait tomber des pleurs;
Un timide sourire
Dans ses pleurs se glissa;
Mais un triste délire
A son tour l'effaça.

« Au sein de Clémentine,

« Brûlé d'un fol amour,
« Douce fleur d'églantine,
« Tu n'as brillé qu'un jour :
« Ta courte destinée
« Vient m'annoncer mon sort :
« Un seul jour dans l'année,
« Pour l'Amour et la Mort.

« Vers la froide Angleterre
« Quand le bonheur fuira,
« Toutes deux, sur la terre,
« On nous retrouvera ;
« Symbole de souffrance,
« Et gage de pardon,
« Meurs avec l'imprudence
« Qui troubla ma raison.

« Adieu, mère chérie !

« Le ciel a vu vos pleurs ;
« Je suis calme et guérie,
« Couronnez-moi de fleurs.
« Des anges en prière
« J'entends les chants pieux ;
« Leur voix pure et légère
« M'appelle dans les cieux. »

Du monastère antique
C'étaient les saints concerts :
L'orgue mélancolique
Gémissait dans les airs.
A la mort résignée,
La vierge y vint un jour....
L'Ange de l'hyménée
La rendit à l'Amour.

LE REGARD.

CACHE-MOI ton regard plein d'ame et de tristesse,
Dont la langueur brûlante affaiblit ma raison ;
De l'amour qu'il révèle il m'apprendrait l'ivresse :
Pour les infortunés son charme est un poison.

Lèves-tu sur mes yeux ta paupière tremblante,
C'est le ciel qui s'entr'ouvre et sourit au malheur ;
C'est un rayon divin, une étoile brillante,
Qui perce la nuit sombre où gémissait mon cœur.

Oui, la douleur s'envole; et mon ame ravie
Suit la douce clarté qui ne peut m'éblouir.
Éviter ton regard, c'est repousser la vie :
Attache-le sur moi, je ne puis plus le fuir.

L'ÉTRANGÈRE.

OXFORD

Ah ! que le monde est difficile !
Hélas ! il n'est pas fait pour moi.
Ma sœur, en ton obscur asyle,
J'étais plus heureuse avec toi.
On m'appelle ici l'étrangère ;
C'est le nom de qui n'a point d'or.
Si je ris , je suis trop légère ;
Si je rêve... on en parle encor.

Si je mêle à ma chevelure

La fleur que j'aimais dans nos bois,
Je suis, dit-on, dans ma parure,
Timide et coquette à la fois;
Puis-je ne pas la trouver belle?
Le printemps en a fait mon bien :
Pour me parer je n'avais qu'elle ;
On l'effeuille, et je n'ai plus rien.

Je sors de cet âge paisible,
Où l'on joue avec le malheur :
Je m'éveille, je suis sensible,
Et je l'apprends par la douleur.
Un seul être à moi s'intéresse ;
Il n'a rien dit, mais je le voi ;
Et je vois même, à sa tristesse,
Qu'il est étranger comme moi.

Ah! si son regard plein de charmes

Recèle un doux rayon d'espoir,
Quelle main essuîra les larmes
Qui m'empêchent de l'entrevoir ?
Soumise au monde qui m'observe,
Je dois mourir, jamais pleurer ;
Et je n'use qu'avec réserve
Du triste espoir de soupirer !

L'ADIEU.

DIEU pour toujours,
Mes amours ;
Ne pleure pas,
Tes pleurs ont trop d'appas !
Presse encor ma main ;
Mais, demain,
Il aura fui,
Le bonheur d'aujourd'hui.

Quand une fleur

Va perdre sa couleur,
On n'y doit plus
De regrets superflus :
Et le flambeau,
Dont l'éclat fut si beau,
Quand il s'éteint,
Cède au froid qui l'atteint.

Adieu pour toujours,
Mes amours;
Ne pleure pas,
Tes pleurs ont trop d'appas!
Presse encor ma main ;
Mais, demain,
Il aura fui,
Le bonheur d'aujourd'hui.

Ton doux regard

M'éclaira par hasard ;
Et dans mes yeux
Il répandit les cieux :
Dès ce moment,
Si fatal... si charmant,
Mon cœur perdu
Ne me fut pas rendu !

Adieu pour toujours,
Mes amours ;
Ne pleure pas,
Tes pleurs ont trop d'appas !
Presse encor ma main ;
Mais, demain,
Il aura fui,
Le bonheur d'aujourd'hui.

LES

SONGES ET LES FLEURS.

IMITATION DE MOORE.

VIENS, si tu veux rêver d'amour,
Viens tresser ta couronne au fond de la campagne :
Voici l'heure, hâtons-nous, ô ma jeune compagne !
Les songes dans les fleurs se cachent tout le jour.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges ;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin :
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,

Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Viens chercher le fragile espoir,
L'amandier le balance en sa fleur argentée :
Viens ! nous le saisirons sur la tige agitée ;
Dans un rêve d'amour il est doux de le voir.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin :
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Ne pose jamais sur ton sein
L'effroi du meurtrier, la sombre mandragore;
De sa tige brisée un cri s'échappe encore,
Avec le rêve affreux qui poursuit l'assassin.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin :

Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Cherchons celui qui vient des cieux;
Il console en dormant la douleur méprisée :
Des larmes de la nuit la vanille arrosée
Parfume son sourire et son vol gracieux.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin :
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

LE SECRET.

DANS la foule, Olivier, ne viens plus me surprendre;
Sois là, mais sans parler, tâche de me l'apprendre :
Ta voix a des accens qui me font tressaillir!
Ne montre pas l'amour que je ne puis te rendre,
D'autres yeux que les tiens me regardent rougir.

Se chercher, s'entrevoir, n'est-ce pas tout se dire?
Ne me demande plus, par un triste sourire,

Le bouquet qu'en dansant je garde malgré moi :
Il pèse sur mon cœur quand mon cœur le désire,
Et l'on voit dans mes yeux qu'il fut cueilli pour toi.

Lorsque je m'enfuirai, tiens-toi sur mon passage;
Notre heure pour demain, les fleurs de mon corsage,
Je te donnerai tout avant la fin du jour :
Mais puisqu'on n'aime pas lorsque l'on est bien sage,
Prends garde à mon secret, car j'ai beaucoup d'amour!

LA JALOUSIE.

Qu'as-tu fait d'un aveu doux à ton espérance?
Mes pleurs, qu'en as-tu fait? ton bonheur d'un moment.
Les secrets de mon ame ont aigri ta souffrance,
Et, pour y croire enfin, tu voulus un serment.

Le serment est livré : tu ne crois pas encore,
Tu doutes des parfums en respirant les fleurs;
Tu voudrais ajouter des rayons à l'aurore,
Au soleil des flambeaux, à l'iris des couleurs.

Incrédule, inquiète, ingrate jalousie!
Amour, aveugle amour qui méconnaît l'amour!
Qui regarde un ciel pur, et demande le jour;
Oh! que je... que je t'aime, aimable frénésie!

LE RENDEZ-VOUS.

Il m'attend : je ne sais quelle mélancolie
Au trouble de l'amour se mêle en cet instant :
Mon cœur s'est arrêté sous ma main affaiblie;
L'heure sonne au hameau; je l'écoute... et pourtant,
Il m'attend.

Il m'attend : d'où vient donc que, dans ma chevelure,
Je ne puis enlacer les fleurs qu'il aime tant?
J'ai commencé deux fois sans finir ma parure,

Je n'ai pas regardé le miroir... et pourtant,
Il m'attend.

Il m'attend : le bonheur recèle-t-il des larmes?
Que faut-il inventer pour le rendre content?
Mes bouquets, mes aveux, ont-ils perdu leurs charmes?
Il est triste, il soupire, il se tait... et pourtant,
Il m'attend.

Il m'attend : au retour serai-je plus heureuse?
Quelle crainte s'élève en mon sein palpitant!
Ah! dût-il me trouver moins tendre que peureuse,
Ah! dussé-je en pleurer, viens, ma mère... et pourtant,
Il m'attend!

LES SERMENS.

HÉLAS! que les vieillards savent de tristes choses!
Hier, après la fête, ils riaient des amans;
Ils riaient! Leurs sermens, disaient-ils, sont des roses.
En voilà sous nos pieds d'aujourd'hui même écloses :
Pourquoi, mon Olivier, m'as-tu fait des sermens?

J'ai couru vers mes fleurs avec un trouble extrême;
Je n'en veux plus cueillir, même pour me parer:
Mais si de tes amours leur durée est l'emblême,

Tu ne m'aimeras pas long-temps comme je t'aime:
La dernière s'entr'ouvre... elle m'a fait pleurer.

En vain le grand ruisseau coule au pied du bocage,
Il n'a pu les sauver des mortelles chaleurs.
Les roses, les sermens s'envolaient du rivage;
Tout fuyait comme l'onde où tremblait mon image:
Et tu n'es pas venu pour essuyer mes pleurs!

Du discours des vieillards je demeure oppressée:
Adieu... Non, je ne veux t'écouter ni m'asseoir;
Chaque feuille qui tombe afflige ma pensée.
Eh quoi! comme un parfum ma joie est donc passée?
Plus d'espoir... plus de fleurs... apporte m'en ce soir!

BONSOIR.

L a demandé l'heure; oh ! le triste présage !
Autrefois j'étais seule attentive à ce soin.
Qui peut avant le soir l'appeler au village?
Hélas ! pour me répondre, il est déjà si loin !

Je l'ai suivi des yeux pour rencontrer sa vue,
Et sans me regarder il a doublé ses pas.
Il n'a donc pas senti ma douleur imprévue?
Je le devinais mieux quand il souffrait tout bas !

Eh bien, je ne veux pas lui dire que je l'aime;
Je ne l'aimerai plus, j'en aurai le pouvoir;
Je l'ai déjà; déjà je ne suis plus la même...
Ah! pour le lui prouver, que je voudrais le voir!

Non, qu'il ne vienne pas! il prévient mon envie.
Bonsoir... pourquoi mes pleurs tombent-ils sur ma main?
Il m'a repris son cœur, je lui reprends ma vie...
Mais, si je le pensais, vivrais-je encor demain!

L'ORAGE.

DANS sa course brûlante,
Oh! que la nuit est lente!
De sa lueur tremblante,
Elle attriste l'amour.
J'entends gronder l'orage;
Il trouble mon courage.
Ne reverront-ils pas le jour
Mes yeux voilés de pleurs d'amour?

Délire où je me plonge,

Fuyez, jaloux mensonge;
Pourquoi m'offrir en songe
La douleur dans l'amour?
O moitié de mon ame,
Tes yeux, remplis de flamme,
Reviendront-ils, avec le jour,
Tarir enfin mes pleurs d'amour!

Mais la tardive aurore
Ne brille pas encore,
Et les yeux que j'adore
Sont fermés à l'amour.
L'orage en feu tourmente
Et la nuit et l'amante:
O toi, pour qui j'attends le jour,
Me paîras-tu mes pleurs d'amour?

QUE JE TE PLAINS.

Dis-moi, fera-t-il beau demain?
Demain te verrai-je, ma vie?
Un beau jour te fait-il envie?
Tu te tais en quittant ma main...
Il ne fera pas beau demain.

Ta gloire te demande un jour :
Hélas ! que ta gloire est heureuse !
Elle rompt ta vie amoureuse.

Pour moi, dans un siècle d'amour,
La gloire n'aurait pas un jour.

Demain, nous ne pouvons nous voir :
Que n'es-tu dans un sort vulgaire !
Content de m'aimer, de me plaire,
L'amour serait ton seul devoir,
Et demain nous pourrions nous voir !

Heureux, dis-tu, qui n'aime pas !
Toi qui fuis, quelles sont tes chaînes?
Seule dans mes brûlantes peines,
Sais-tu ce que je dis tout bas?
« Que je te plains ! tu n'aimes pas. »

LA SÉPARATION.

Il le faut, je renonce à toi ;
On le veut, je brise ta chaîne.
Je te rends tes sermens, ta foi :
Sois heureux, quitte-moi sans peine.
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas !

Toi qui fus mes seules amours,
Le charme unique de ma vie,

Une autre fera tes beaux jours,
Et je le verrai sans envie.
Séparons-nous... attends, hélas!
Mon cœur encor ne se rend pas.

Reprends-le ce portrait charmant
Où l'amour a caché ses armes;
On n'y verra plus ton serment,
Il est effacé par mes larmes!
Séparons-nous... attends, hélas!
Mon cœur encor ne se rend pas.

C'EST MOI.

Si ta marche attristée
S'égare au fond d'un bois,
Dans la feuille agitée
Reconnais-tu ma voix?
Et dans la fontaine argentée,
Crois-tu me voir quand tu te vois?

Qu'une rose s'effeuille,
En roulant sur tes pas,

Si ta pitié la cueille,
Dis ! ne me plains-tu pas?
Et de ton sein, qui la recueille,
Mon nom s'exhale-t-il tout bas?

Qu'un léger bruit t'éveille,
T'annonce-t-il mes vœux?
Et si la jeune abeille
Passe devant tes yeux,
N'entends-tu rien à ton oreille?
N'entends tu pas ce que je veux?

La feuille frémissante,
L'eau qui parle en courant,
La rose languissante,
Qui te cherche en mourant;
Prends-y garde, ô ma vie absente!
C'est moi qui t'appelle en pleurant.

UN MOMENT.

Un moment suffira pour payer une année ;
Le regret plus long-temps ne peut nourrir mon sort.
Quoi! l'amour n'a-t-il pas une heure fortunée
Pour celle dont, peut-être, il avance la mort?
Une heure, une heure, Amour! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde; après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes;
Et si c'est trop d'une heure... un moment! un moment!

Vois-tu ces fleurs, Amour? c'est lui qui les envoie,

Brûlantes de son souffle, humides de ses pleurs;
Sèche-les sur mon sein par un rayon de joie,
Et que je vive assez pour lui rendre ses fleurs.
Une heure, une heure, Amour! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde; après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes;
Et si c'est trop d'une heure... un moment! un moment!

Rends-moi le son chéri de cette voix fidèle:
Il m'aime, il souffre, il meurt, et tu peux le guérir!
Que je sente sa main, que je dise: c'est elle!
Qu'il me dise: je meurs! Alors, fais-moi mourir.
Une heure, une heure, Amour! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde; après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes;
Et si c'est trop d'une heure... un moment! un moment!

LA RECONNAISSANCE.

HÉLAS! que je dois à vos soins!
Vous m'apprenez qu'il est perfide,
Qu'il trompa mon amour timide :
C'est vous qui le jurez du moins...
Hélas! que je dois à vos soins!

Pressez votre main sur mon cœur,
Et jouissez de votre ouvrage;
Le malheur me rend le courage;

Mais pour juger de sa rigueur,
Pressez votre main sur mon cœur !

Adieu donc ma félicité;
Adieu sa présence et ma vie.
Oh ! que vous m'avez bien servie,
En me disant la vérité !
Adieu donc ma félicité.

Vous avez voulu me guérir,
Cruelle..! Ah ! pardon, je m'égare :
Non, non, vous n'êtes point barbare;
Je le crois, dussé-je mourir...
Vous avez voulu me guérir !

S'IL L'AVAIT SU.

'IL avait su quelle ame il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer cût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre

D'une ame simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre,
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.
Mes yeux baissés recélaient cette flamme;
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu?
Un tel secret valait toute son ame,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,
Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.
Il est trop tard pour renouer ma vie,
Ma vie était un doux espoir déçu :
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie,
Si j'avais su!

ON ME L'A DIT.

ÉSIRER sans espoir,
Regarder sans rien voir,
Se nourrir de ses larmes,
S'en reprocher les charmes,
S'écrier à vingt ans :
« Que j'ai souffert long-temps ! »
Perdre jusqu'à l'envie
De poursuivre la vie :
On me l'a dit un jour,

C'est le vrai mal d'amour.

Dans ses songes secrets,
Revoir les mêmes traits;
Craindre la ressemblance
Qu'on appelle en silence;
En frémissant d'aimer,
Apprendre à l'exprimer;
Pleurer qu'un si doux songe
Soit toujours un mensonge :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.

S'arracher aux accens,
Que l'on écoute absens;
Mais, en fuyant l'orage,
Détester son courage;
Trembler de se guérir,

Le promettre... et mourir ;
Voilà ce qu'on ignore,
Quand on espère encore :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.

SANS L'OUBLIER.

---

ans l'oublier, on peut fuir ce qu'on aime,
On peut bannir son nom de ses discours,
Et, de l'absence implorant le secours,
Se dérober à ce maître suprême,
Sans l'oublier !

Sans l'oublier, j'ai vu l'eau, dans sa course,
Porter au loin la vie à d'autres fleurs ;
Fuyant alors le gazon sans couleurs,

J'imitai l'eau fuyant loin de la source,
Sans l'oublier.

Sans oublier une voix triste et tendre,
Oh! que de jours j'ai vu naître et finir!
Je la redoute encor dans l'avenir :
C'est une voix que l'on cesse d'entendre,
Sans l'oublier!

CELLE QUI NE RIT PAS.

HEUREUSES pastourelles,
Qui cherchez, sous l'ormeau,
Des lits de fleurs nouvelles
Et la fraîcheur de l'eau,
Par vos danses légères,
Appelez-vous mes pas?
Faites rire, bergères,
Celle qui ne rit pas.

Ruisseaux, où mes compagnes

Brûlent de se revoir,
Coulez de nos montagnes,
Rendez-leur un miroir :
Votre onde, qui soupire,
Attirera mes pas ;
Ruisseaux, faites sourire
Celle qui ne rit pas.

Comme les hirondelles,
J'ai chanté le printemps ;
Mais je n'aurai point d'ailes,
Quand fuira le beau temps....
Ah ! si ma douce aurore
Revenait sur ses pas,
Elle rirait encore,
Celle qui ne rit pas !

JE NE SAIS PLUS,

JE NE VEUX PLUS.

Je ne sais plus d'où naissait ma colère;
Il a parlé... ses torts sont disparus,
Ses yeux priaient, sa bouche voulait plaire:
Où fuyais-tu, ma timide colère?
Je ne sais plus.

Je ne veux plus regarder ce que j'aime;
Dès qu'il sourit, tous mes pleurs sont perdus;
En vain, par force ou par douceur suprême,

L'amour et lui veulent encor que j'aime ;
Je ne veux plus.

Je ne sais plus le fuir en son absence,
Tous mes sermens alors sont superflus.
Sans me trahir, j'ai bravé sa présence ;
Mais sans mourir supporter son absence,
Je ne sais plus !

LA VEILLÉE DU NÈGRE.

Le soleil de la nuit éclaire la montagne *,
Sur le sable désert faut-il encor rester?
Doucement dans mes bras laisse-moi t'emporter;
Bon maître, éveille-toi! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître! dormiras-tu toujours?

L'orage dans son vol a brisé les platanes;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau:

* *Soleil de la nuit,* expression des nègres.

De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau ;
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître ! dormiras-tu toujours ?

Je voudrais deviner ton rêve que j'ignore.
Oh ! que ce rêve est long ! finira-t-il demain ?
Demain, en t'éveillant, presseras-tu ma main ?
Oui, je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître ! dormiras-tu toujours ?

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage,
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur ;
Viens !... Que ton front est froid ! quelle triste blancheur !
Oh ! maître ! que ta voix me rendrait de courage !
Tes yeux sont clos depuis trois jours...
Maître ! dormiras-tu toujours ?

A M. DE BÉRANGER.

Bon captif, la fée Urgande
A-t-elle oublié vos chants ?
N'est-elle pas assez grande
Pour désarmer les méchans ?
Vers vous, quoique aussi petite,
Un peu tendre, un peu proscrite,
Et frêle comme un roseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

Où se cache l'espérance,

Que vous attiriez des cieux ?
Long-temps elle a sur la France
Semé vos vers gracieux.
Pour la ramener au gîte
Où le puissant, qu'elle irrite,
Vous cache sous un réseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

Que dit la belle maîtresse
Qu'on aime à vous voir aimer ?
Pour l'objet de sa tendresse
Oh ! qu'elle doit s'alarmer !
Comme, au réduit qu'elle habite,
Votre image qui l'agite
Tourne autour de son fuseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

CHANT

D'UNE JEUNE ESCLAVE.

IMITÉ DE MOORE.

L est un bosquet sombre où se cache la rose,
Et le doux rossignol y va souvent gémir ;
Il est un fleuve pur dont le cristal l'arrose :
Ce fleuve, on l'a nommé le Calme Bendemir.

Dans ma rêveuse enfance, où mon cœur se replonge,
Lorsque je ressemblais au mobile roseau,
En glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe,

J'écoutais l'eau fuyante et les chants de l'oiseau.

Je n'ai pas oublié cette musique tendre,
Qui remplissait les airs d'un murmure enchanté ;
Dans ma chaîne souvent il m'a semblé l'entendre :
J'ai dit : le rossignol là-bas a-t-il chanté?

Penchent-elles encor leurs têtes couronnées,
Ces belles fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir ?
Non, elles étaient fleurs ; le temps les a fanées,
Et leur chute a troublé le Calme Bendemir.

Mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes,
Avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau,
On puisa dans leur sein ces odorantes larmes,
Qui rappellent l'été dont le règne est si beau !

Ainsi le souvenir rend à mes rêveries

Les chants du rossignol que j'écoutais gémir ;
Et ma chaîne s'étend jusqu'aux rives fleuries
Où je crois voir couler le Calme Bendemir.

UNE REINE.

Un Barde a vu sa reine fugitive :
Il dit qu'un luth, exprimant sa douleur,
De son retour avertissait la rive
Où la rappelle un trône... ou le malheur.
Lorsque sa voix, et peut-être ses larmes,
Faisaient pleurer les tristes matelots,
Elle n'oppose à de perfides armes
Que ce murmure apporté par les flots :
« God save the king !

« J'avais quitté les liens de l'enfance,
Pour me parer des chaînes de l'amour :
Aimer son maître est sans doute une offense,
Puisqu'à ma vie il n'a souri qu'un jour.
Lorsque des pleurs roulaient sous ma paupière
Et retombaient lentement sur mon cœur,
Mon cœur tout bas mêlait à sa prière
Cette prière encor pour mon vainqueur :
God save the king !

« Seule souvent au berceau de sa fille,
Formant des vœux qui n'étaient plus pour moi,
Je lui disais : « A ma noble famille
« Mon jeune hymen n'offrira-t-il que toi ! »
Cachant alors mes pleurs sous ma couronne,
D'un chant d'amour je berçais son sommeil ;
Et de ce chant, dont la rive résonne,
Ma voix toujours salua son réveil :

God save the king !

« Sur mon front triste, abattu, mais sans crainte,
On cherche en vain la trace d'un remord ;
Jamais mon front n'en recevra l'empreinte,
Et je la laisse à qui rêve ma mort.
Qu'au moins la mort m'attende à ton rivage,
O beau pays qui vis mes plus beaux jours!
En d'autres jours si tu vois mon naufrage,
Dis que ta reine au moins chanta toujours :
God save the king ! »

A Mlle MARS.

De Thalie,
Plus jolie,
Quand Mars enchante les jeux,
Cette Muse,
Qui s'amuse,
Semble rire dans ses yeux.

L'Amour même
D'un emblême

Entoure son front charmant ;
Pour couronne
Il lui donne
La perle et le diamant.

Sans rivale,
Sans égale,
Elle règne avec douceur.
Une grâce
Suit sa trace :
Elle croit suivre une sœur.

Comme Aurore
Est encore
Plus belle en versant des pleurs,
Quelques larmes
Sur ses charmes
Semblent couler sur des fleurs.

POÉSIES

DIVERSES.

LE BERCEAU D'HÉLÈNE.

Depuis, j'allai m'asseoir aux tombes délaissées :
Leur tranquille silence éveillait mes pensées ;
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.
L'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres.
La voix, toujours la voix m'annonçait le Malheur ;
Et quand je l'entendais passer dans les ténèbres,
Je disais : « C'est la Mort ou le vieux oiseleur. »

Mais tout change : l'autan fait place aux vents propices,
La nuit fait place au jour,
La verdure, au printemps, couvre les précipices,
Et l'hirondelle heureuse y chante son retour.
Je revis le berceau, le soleil et les roses.
Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi.
Je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arroses ;
J'écoute, réponds-moi !

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance ?

LE BERCEAU D'HÉLÈNE.

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! je le vois toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or;
Peut-être qu'à cette heure il colore les roses,
Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau;
Viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses;
Sous tes flots transparens montre-moi le berceau.
Viens, j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure;

LES DEUX AMITIÉS.

LES DEUX AMITIÉS.

A MON AMIE,

ALBERTINE GANTIER.

L est deux Amitiés comme il est deux Amours.
L'une ressemble à l'imprudence;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve, légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde indocile, étrangère,

Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,
Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr ;
Elle ignore qu'on peut trahir.
Si l'ennui dans ses yeux (on l'éprouve à tout âge)
Fait rouler quelques pleurs,
L'Amitié les arrête, et couvre ce nuage
D'un nuage de fleurs.
On la voit s'élancer près de l'enfant qu'elle aime,
Caresser la douleur sans la comprendre encor,
Lui jeter des bouquets moins rians qu'elle-même,
L'obliger à la fuite et reprendre l'essor.

C'est elle, ô ma première amie !
Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours.
Elle embellit par toi l'aurore de ma vie,
Elle en doit embellir encor les derniers jours.

Oh! que son empire est aimable!
Qu'il répand un charme ineffable
Sur la jeunesse et l'avenir,
Ce doux reflet du souvenir!
Ce rêve pur de notre enfance
En a prolongé l'innocence;
L'Amour, le temps, l'absence, le malheur,
Semblent le respecter dans le fond de mon cœur.
Il traverse avec nous la saison des orages,
Comme un rayon du ciel qui nous guide et nous luit;
C'est, ma chère, un jour sans nuages
Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère;
Elle observe en silence et craint de s'avancer;
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser.
Choisissant la raison pour conseil et pour guide,

Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide;
Elle attend, et ne prévient pas.

L'HIRONDELLE ET LE ROSSIGNOL.

L'HIRONDELLE

ET LE ROSSIGNOL.

A M. ARNAUD.

PRÊTE à s'élancer, joyeuse,
Aux libres plaines des cieux,
L'Hirondelle voyageuse
A la saison pluvieuse
Jetait un long cri d'adieu.

Sous un chêne solitaire

Elle entend le rossignol;
Sa voix lui fut toujours chère;
Et la jeune passagère
Écoute, et suspend son vol.

Elle recueille, attentive,
L'accent qui cherche le cœur;
Mais ce chant qui la captive,
Dans sa mesure moins vive,
N'exprime plus le bonheur!

« A quoi rêvez-vous, dit-elle?
« Les zéphirs sont au beau temps;
« Sur la rive maternelle
« Le doux printemps vous appelle;
« N'aimez-vous plus le printemps?

« — Sauvez-vous, pauvre petite,

« Sans me demander pourquoi
« J'ai choisi ce sombre gîte :
« L'oiseleur, qu'en vain j'évite,
« Vous l'apprendrait mieux que moi. »

Alors autour du grand chêne
Elle entrevoit des réseaux ;
Gémissante, et hors d'haleine,
Elle veut briser la chaîne
Du roi des petits oiseaux.

« Vous n'êtes pas assez forte,
« Dit-il ; mais consolez-vous.
« Du monde il faut que tout sorte ;
« Dieu n'y plaça qu'une porte,
« Et la Mort l'ouvre pour tous.

« Sur cette plage étrangère,

« Égales à leur réveil,
« Et la reine et la bergère,
« Sous le marbre et la fougère,
« Dorment du même sommeil.

« Sous cette loi simple et juste
« On voit passer tour à tour
« L'oiseleur, l'oiseau, l'arbuste,
« Les rois et leur race auguste :
« J'y passerai donc un jour.
« Mais des rois l'ombre incertaine
« Demande grâce souvent
« Au destin qui les entraîne :
« L'oiseau blessé qui s'y traîne
« Se repose en arrivant.

« Là, de la flèche empennée
« Tous les traits sont amortis ;

« Et la mère infortunée,
« Libre, et désemprisonnée,
« Chante auprès de ses petits!

« Si votre pitié naïve
« Ne craint pas de nouveaux pleurs,
« Cherchez, au bord de la rive,
« Une feuille fugitive
« Où sont gravés mes malheurs (1). »

Sous l'ombre mystérieuse
La feuille alors murmura;
Et, long-temps silencieuse,
Plus triste que curieuse,
L'Hirondelle soupira.

« Adieu donc, s'écria-t-elle,

[1] La Feuille de rose, de M. Arnault.

« Puisqu'il faut partir sans vous !
« Puisse une feuille nouvelle,
« Quelque jour, à l'Hirondelle
« Révéler un sort plus doux ! »

L'ORPHELINE.

L'ORPHELINE.

Un seigneur, d'aimable figure,
Brillant d'esprit et brillant de parure,
estiges tout-puissans sur la simplicité,
Voulut séduire une jeune beauté.
ns appui dans le monde, elle était orpheline,
Et se nommait Pauline.
Pauline, hélas! a perdu le repos.
De vifs regards, de séduisans propos
Troublent la paix de cette ame ingénue;

Elle aime enfin, et son heure est venue.
Pour un ingrat devait-elle sonner?
Mais, pour craindre cette heure, il faut la deviner;
Et l'Orpheline, en sa première flamme,
Rêve l'amour aussi pur que son ame.
Six mois ainsi coulent rapidement.
Tout est bonheur, ivresse, enchantement.
Un villageois, qui soupirait pour elle,
Renferme alors sa tendresse fidèle;
Edmond ne la suit plus, et cache à tous les yeux
Son humble hommage et ses timides vœux.
Sans le vouloir, Pauline a su lui plaire;
Edmond n'a pu que l'aimer et se taire.
L'amour modeste est souvent méconnu;
Pour éblouir il est trop ingénu.
Sans s'occuper d'un amant qu'elle ignore,
Pauline est tout à celui qu'elle adore;
Elle ne voit encor dans l'avenir

Que le moment où l'ingrat doit venir;
Et, respectant le séducteur qu'elle aime,
Croit n'adorer que la sagesse même.
Pensive et seule, elle y rêvait un soir :
Dans sa cabane il entre avec l'espoir.
L'amour, la nuit, la crainte, le silence,
Tout est d'accord pour perdre l'innocence.
Les yeux baissés, d'un air naïf et doux,
Elle pleure en voyant son seigneur à genoux.
Riant tout bas de ses tendres alarmes,
A peine il voit sa pâleur et ses larmes.
Sans deviner qu'on lui vole un plaisir,
Pauline, hélas! en eut le repentir.
Le lendemain, dans sa simple demeure,
Avec l'Amour elle attendit en vain;
Elle attendit encor le lendemain,
Le mois entier, chaque jour, à toute heure!
Par le remords lentement déchiré,

D'un sombre ennui son cœur est dévoré.
Elle offre à Dieu cet amour qui l'opprime:
Puisqu'il fait tant de mal, il faut qu'il soit un crime.
Mais, ne vivant que par le souvenir,
Le passé la poursuit jusque dans l'avenir.
Plus de sommeil; Pauline en vain l'appelle;
Pour le malheur il est sourd et rebelle.
Plus de vertu, plus d'amis, plus d'amant;
Tout est perdu par l'erreur d'un moment.
C'est la fleur du vallon sur sa tige abattue
Par le frimas qui l'effeuille et la tue.

C'était l'hiver: la saison de l'Amour
Semblait avoir disparu sans retour.
Assise, un soir, au bord de sa chaumière,
Pleurant sa honte et fuyant la lumière,
Un bruit soudain fait tressaillir son cœur;
Un char léger ramène son vainqueur.....

Il a parlé..... c'est la voix qu'elle adore :
« C'est lui ! dit-elle, il vient, il m'aime encore! »
Mais un regard fait tout évanouir ;
L'espoir s'enfuit... Pauline va mourir.
Oui, c'est l'ingrat qu'elle attend et qu'elle aime.
Mais peignez-vous son désespoir extrême !
Il n'est pas seul. Il entraîne, à son tour,
L'objet nouveau de son volage amour.
A cette vue, immobile et glacée,
Le cœur saisi d'une affreuse pensée,
Pauline au ciel jette un cri douloureux,
Tombe à genoux et détourne les yeux.
Le froid du soir circule dans ses veines ;
Son ame s'engourdit dans l'oubli de ses peines ;
Et, prenant par degrés le sommeil pour la mort,
En embrassant la terre, elle pleure et s'endort.

Dieu, qui la plaint, l'enveloppe d'un songe ;

Et la pitié descend sur l'aile du mensonge.
Elle croit voir un Ange protecteur
La ranimer doucement sur son cœur,
Presser sa main, l'observer en silence,
Les yeux mouillés des pleurs de l'indulgence.
« Dieu vous a donc envoyé près de moi,
« Lui dit Pauline, et vous suivez sa loi ?
« Si la vertu vient essuyer mes larmes,
« Parlez ! sa voix aura pour moi des charmes.
« Voyez mon sort, voyez mon repentir ! »
On lui répond par un profond soupir.
Son œil mourant s'entr'ouvre à la lumière...
L'Ange est Edmond à genoux, sur la pierre,
Qui, plein d'effroi, soutient, d'un bras tremblant,
Ce corps glacé qu'il réchauffe en pleurant.
« Ne craignez rien, dit l'amant jeune et sage ;
« Sans défiance appuyez-vous sur moi ;
« Notre cabane est au bout du village ;

« Un cri plaintif vient d'y porter l'effroi.
« Ma mère attend, venez près de ma mère;
« Vous lui direz le sujet de vos pleurs;
« Ma mère est bonne, elle plaint vos douleurs;
« Soyez sa fille, et moi... je serai votre frère.
« — Hélas! dit-elle, avec même douceur,
« Soyez mon frère, et sauvez votre sœur. »

UN BEAU JOUR.

UN BEAU JOUR

DIEU, Muse ! on me marie.
Pour enchaîner les amours,
Une main tendre et chérie
M'offre de rians atours.

Adieu, Lyre dont les charmes
Se mêlèrent à mes pleurs;
L'amour, qu'attristaient mes larmes,
T'ensevelit sous des fleurs.

Adieu, vague rêverie,
Songe de la volupté!
Mon ame, plus attendrie,
S'ouvre à la réalité.

Vous dont je n'ai su que faire,
Adieu, mes sombres printemps!
Déjà l'horizon s'éclaire;
L'Amour paraît : quel beau temps!

LE PASTEUR.

LE PASTEUR.

IMITÉ DE GOUDELIN.

A L'HEURE où s'éteignait le chant de l'alouette,
A cette heure tranquille où, sous leurs frais abris,
Les oiseaux gazouillaient de moisson, d'amourette;
Que les ailes d'un songe enveloppaient Lyris;
Quand la Nuit, pâle encor, d'étoiles couronnée,
Prenait timidement sa course dans les cieux;
Quand la rose d'un jour, languissante et fanée,
Exhalait en mourant ses parfums précieux;

Quand d'une journée orageuse
La nature se reposait
Pour s'éveiller plus belle et plus heureuse,
Un beau pasteur disait :

« A cette heure où tout brûle, où je meurs, la cruelle
« A fermé ses beaux yeux qui m'ont fait tant de mal.
« Lorsque j'entends couler le limpide cristal
« Du ruisseau qu'en hiver j'ai vu glacé comme elle,
« Farouche avec l'Amour, elle rit au Sommeil;
« Il règne seul sur elle, il la berce, il l'embrasse.
« Oh! dans tes bras charmans si j'obtenais sa place,
« Lyris, tu ne pourrais m'en chasser au réveil!
« Un doux étonnement, une amoureuse flamme
« Enchaînerait ta force et vaincrait ta rigueur;
« Et mon ame, en passant pour aller à ton ame,
« Échaufferait la neige où s'enferme ton cœur. »

LA MONTRE.

LA MONTRE.

IMITATION LIBRE DE GOUDELIN.

TAYLOR INST. OXFORD

Toi qui reçus par artifice
Et le mouvement et la voix;
Quand l'Heure vient frapper sur ton frêle édifice
Les momens qu'elle accorde et reprend à la fois;
Confidente du Temps, ô toi qui toujours veilles,
Défends à Lyris de dormir!
Frappe de sons si doux ses mignonnes oreilles,
Que de son cœur distrait il s'échappe un soupir!

Si son œil languissant au hasard te regarde,
Apprends-lui qu'elle touche à la saison d'aimer.
Si, pour tromper l'Amour, sa raison te retarde,
Dis-lui que le temps vole, et qu'elle sait charmer.

Dis-lui que son nom seul, ce doux nom que j'adore,
Fait battre je ne sais quel ressort dans mon sein,
Qui tombe sur mon cœur bien plus souvent encore
Que ton léger marteau sur le fragile airain.

Dis-lui que de ses yeux les vives étincelles
M'apprennent des secrets mille fois plus nombreux
Que toi-même tu n'en recèles;
Mais que j'ignore encor celui qui rend heureux.

Si jamais à l'Amour elle enlève une plume,
Pour m'annoncer, tremblante, un premier rendez-vous.
Romps alors ta lente coutume,

Avance ! avance ! et reste à ce moment si doux.

Mais, pour me consoler, cette belle inhumaine
N'a jamais de loisir.
Tu marcheras toujours pour prolonger ma peine;
Elle y prend du plaisir.

Ah ! pour toi, qu'elle admet jusque dans sa parure,
Avec froideur, loin de te repousser,
Si sa main te rencontre en nouant sa ceinture,
Sa main semble te caresser.

Près d'un sein palpitant, où s'enferme une Grâce
Qui te balance, et te presse et t'embrasse,
Comment peux-tu demeurer, sans frémir,
Où l'Amour même aurait peur de mourir ?
Oui, caché par Lyris entre deux fleurs mi-closes,
L'Amour, ivre d'amour et du parfum des roses,

Aurait peine, accablé de sa félicité,
A retenir son immortalité.

Et quand son pied léger, que guide la cadence,
T'associe, en jouant, au plaisir de la danse,
Comment ne sens-tu point, par de tendres efforts,
Se rompre tes ressorts ?
Insensible ! Ah ! du moins apprends-moi, je te prie,
Quand l'heure d'Amour sonnera ;
Au doux bruit de ta sonnerie
Quand sa fierté s'endormira ;
Et quand viendra l'heure chérie,
A qui Lyris la donnera !

Le matin, dès qu'elle s'éveille,
Celle qui m'asservit se gouverne par toi.
Est-il tard, dit Lyris dont l'ame encor sommeille?
Et ta réponse est pour elle une loi.

Ah ! loin de t'imiter, si j'étais auprès d'elle,
Pour étouffer ton timbre importun aux Amours,
A force de baisers j'étourdirais ma belle ;
Et la nuit durerait toujours !

Je rêve. Oh ! quelle est ma faiblesse !
Mais vois, en comparant ton sort avec le mien,
Si l'enfant qui brûle et qui blesse
M'en fit un différent du tien !
Une heure pour toi n'est qu'une heure,
Un moment n'est rien qu'un moment ;
Mais une heure, un moment, dans sa triste demeure,
Est un siècle pour un amant.
Si Lyris était moins farouche,
Les ans ne me seraient qu'un jour ;
Ils s'écouleraient sur sa bouche,
Et je rirais avec l'Amour.
Compagne de Lyris, toi que tout bas j'implore,

Si celle qui me trouble et n'aime pas encore,
Pour l'un de mes rivaux oubliait sa rigueur,
Dis-lui que sa mère l'appelle ;
Fais du bruit en tombant près d'elle,
Pour mieux effrayer sa pudeur.

UNE MÈRE.

UNE MÈRE.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

On accourt, on veut voir la mère infortunée
D'Arthur; et la Pitié muette, consternée,
Pleure, et n'ose répondre à ses profonds sanglots;
Et la prison mobile emporte sur les flots
Arthur, le jeune Arthur, l'espoir de son veuvage,
Cet enfant-roi tombé dans l'esclavage.
Inconsolable, errante aux rivages déserts,
De longs gémissemens elle frappe les airs,

Comme une aigle éperdue à son nid enlevée,
Quand le lâche vautour, usurpateur affreux,
Cherchant un festin ténébreux,
Dans l'ombre a dévoré la royale couvée.
Sur le sable où la nuit répand un voile obscur
L'Écho mourant répond : Arthur ! mon cher Arthur!..
Un heureux de la terre, un sage, un insensible,
Ne voit dans ses clameurs qu'un fol égarement;
Pâle, elle ouvre les yeux, le regarde un moment,
Et repousse en ces mots cette voix inflexible :

« Il me parle ! et jamais il n'a connu mon fils ;
« Il n'entend pas mon ame, il me croit insensée.
« Eh ! que me rendra-t-il pour tous mes biens ravis?
« Que dit-il?.... Je ne sais, mais sa voix m'a blessée.
« Oh ! tais-toi ! j'aime mieux écouter ma douleur ;
« Elle parle d'Arthur, elle a ses jeunes charmes,
« Elle a ses derniers cris, ses sanglots et ses larmes.

Ses suppliantes mains, son effroi, sa pâleur ;
Elle est... ce qu'il était ! Oui, cette ombre fidèle
Au milieu de la nuit me réveille, m'appelle,
M'embrasse et m'apparaît avec ses traits chéris .
Laisse-moi l'adorer, elle me rend mon fils ;
Elle me rend sa voix ! je l'écoute, je pleure ;
Je la suis comme Arthur, au son triste de l'heure ;
Et sous son vêtement, quand je l'ai rencontré,
Elle m'en a fait voir le fantôme adoré.

Toi, tu n'as pas de fils, je le vois, j'en suis sûre :
Effrayé pour toi-même et plaignant ma blessure,
Tu te fondrais en pleurs, tu ne pourrais parler.
Non ! tu n'as pas de fils... peux-tu me consoler ?
Toi seul n'es pas ému de mes plaintes amères :
Quand je parle d'Arthur, tout m'entend, tout frémit.
Les Anges attentifs pleurent aux cris des mères ;
Dieu même en les frappant les regarde et gémit ;

« Il est père ! il est Dieu. Dans sa miséricorde,
« Il forme de nos pleurs l'espoir qu'il nous accorde :
« On m'a volé mon fils, et Dieu me le rendra.
« Mais ici.... plus jamais nous n'y serons ensemble.
« On m'a volé mon fils, on l'emmène.... il mourra...
« Et je ne verrai plus d'enfant qui lui ressemble !

« Que ne suis-je insensée !... en mes rêves confus
« Je serais, comme toi, froide, austère, farouche ;
« Et le doux nom d'Arthur, exilé de ma bouche,
« Fuirait de ma mémoire, et je n'aimerais plus !
« Je préfère la mort à ce songe immobile ;
« Je veux aimer toujours ce que j'ai tant aimé,
« Arthur, mon cher Arthur, qu'en ta pitié stérile
« Tu ne m'as pas nommé !

« Oh ! parle-moi d'Arthur !.. Mais tu ne peux m'entendre.
« Hélas ! ce que le ciel a formé de plus tendre,

« Son miracle d'amour est-il connu de toi ?
« C'est le cœur d'une mère, et je le porte en moi,
« Et je n'ai plus d'enfant ! et sa grâce enchaînée,
« Et ses pas inégaux, que je guidais encor,
« Loin de ma destinée
« Ont emporté son sort !
« Et ce bel arbrisseau, dont la tige brisée
« Promettait à ma vie un ombrage si beau,
« Va languir sans amour, sans soleil, sans rosée,
« Sans fleur pour mon tombeau !...
« Va ! je ne suis pas insensée !

« Ma raison tout entière éclate dans mes pleurs ;
« Elle approuve, elle ordonne, elle accroît mes douleurs,
« Et c'est un crime à toi de la dire éclipsée.
« Qui donc était sa mère?... Oh ! moi !.. c'était bien moi;
« Ces pleurs... ce sont mes pleurs qui tombent devant toi;
« Peux-tu les démentir? Sans joie et sans parure,

« Comme un saule mourant traîne sa chevelure,
« Vois mon front se courber : sous ce voile de deuil,
« C'est la mère d'Arthur qui se traîne au cercueil.
« Suis-je insensée? Eh bien ! à ce nom qu'on lui donne,
« C'est la mère d'Arthur qui meurt et qui pardonne ;
« Et si tu n'es ému, si ton cœur est glacé,
« Va, c'est toi qu'il faut plaindre et nommer insensé!

« Et vous qui me disiez, dans vos leçons pieuses,
« Qu'au-delà du tombeau Dieu nous rend nos amours,
« Ma mère, ouvrez les cieux, vos mains religieuses
« Vont recevoir mon fils ; gardez-le moi toujours !
« J'irai bientôt, bientôt.... Mais si l'affreuse envie
« Veut le faire périr,
« Souffrant, décoloré, détruit, il va mourir ;
« Je méconnaîtrai donc mon sang, ma propre vie !
« Arrachez-moi le cœur ou cet horrible effroi ;
« Vous tous qui m'écoutez, sauvez-le, sauvez-moi!

« Otez-moi ces bandeaux qui pèsent sur ma tête;
« Je veux m'enfuir... Laissez... Non, que rien ne m'arrête,
« Laissez-moi l'appeler, n'étouffez pas mes cris;
« Mon Arthur ! mon enfant ! mon univers ! mon fils !... »

LE

PETIT ARTHUR DE BRETAGNE.

LE

PETIT ARTHUR DE BRETAGNE.

A LA TOUR DE ROUEN.

Par mon baptême, ô ma mère,
Je voudrais être l'enfant
Qui bondit sur la bruyère
Avec l'agneau qu'il défend.
J'ai soif de l'eau qui murmure
Et fuit là-bas dans les fleurs :

L'eau de la tour est moins pure,
Je la trouble avec mes pleurs.

Si le rayon d'une étoile
Glisse au fond de ma prison,
Les barreaux forment un voil
Qui tourmente ma raison.
Quand le fer qui se colore
M'annonce que le jour luit,
Le petit Arthur encore
Est triste comme la nuit.

Pour bercer ma jeune enfance
Vous saviez des airs touchans;
Et j'ai reçu la défense
De me rappeler vos chants!
Mais que la flûte lointain
M'apporte un réveil plus doux,

Je tressaille dans ma chaîne ;
Ma mère, je pense à vous.

Ce vieux gardien dont l'œil sombre
Un soir me remplit d'effroi,
Qui, sur mes pas, comme une ombre,
Fit peur au pauvre enfant-roi,
J'ai vu son front, moins austère,
Vers ses enfans se baisser :
Hélas ! que n'est-il mon père !
Il daignerait m'embrasser.

Lorsque la fièvre brûlante
Sur lui fit planer la mort,
Sa bouche, pâle et tremblante,
Dit qu'il avait un remord.
De cette affreuse démence
Cherchant à le secourir,

J'ai chanté votre romance
Pour l'empêcher de souffrir.

Aux sons de la vieille harpe
Il s'endormit sur mon sein,
Enveloppé de l'écharpe
Dont me para votre main.
Une reine l'a brodée :
Mon geolier la garde encor....
Je ne l'ai plus demandée ;
Et c'était mon seul trésor.

Peut-être ce sacrifice
En secret l'attendrira,
Et qu'à vos larmes, propice,
Un moment il me rendra.
Mes biens, mes jours, ma couronne,
Tout ce qu'ils brûlent d'avoir,

Oh ! ma mère, je le donne ;
Mais avant je veux vous voir.

Malgré leur veille farouche,
J'appris seul à retracer
Le premier nom que ma bouche
Essaya de prononcer.
Ne pouvant briser la pierre
Où j'ai nommé leur vainqueur,
Ils ont brûlé ma paupière ;
Mais la mémoire est au cœur.

En vain leurs bandeaux funèbres
Ont puni mes faibles yeux ;
A genoux, dans les ténèbres,
Ma prière monte aux cieux ;
L'épée y dort suspendue ;

Comme vous en ce séjour,
Mon père, on la croit perdue :
Mais si je l'atteins un jour !...

LA NYMPHE TOULOUSAINE

LA NYMPHE TOULOUSAINE

IMITATION DE GOUDELIN.

Sous les arbres touffus, naïves pastourelles,
Cherchez de frais abris contre l'ardeur du jour;
Et vous, petits oiseaux, sous leurs voûtes nouvelles,
Enflez votre gosier pour saluer l'Amour.
Toi dont les flots d'argent, dont l'eau vive et brillante
Offre un miroir mobile à la beauté riante,
Cristal limpide et pur, qui rafraîchis les fleurs,
Tu ne rafraîchis pas mes yeux brûlés de pleurs.

Vallons où le plaisir vient former des guirlandes
Quand la jeune saison vous charge de rameaux,
Où l'abeille bourdonne à l'entour des offrandes
Que le Printemps attache aux branches des ormeaux,
Écoutez ! écoutez la Nymphe Toulousaine ;
Elle pleure, elle fuit des cieux la pourpre et l'or :
Ne l'entendez-vous pas gémir, gémir encor,
Appelant un écho triste comme sa peine ?
Écoutez ! écoutez ! Le voile du malheur
Intercepte l'éclat de l'astre de la France ;
Et la douce Espérance,
En retournant aux cieux, jette un cri de terreur.
De ronces, de cyprès à jamais couronnée,
Aux regrets condamnée,
Ma lyre en sons confus révèle mes douleurs ;
Et le Temps me promet des pleurs, toujours des pleurs.

Henri, le grand Henri... Quel douloureux murmure

S'élève autour de moi?
Henri, ton nom m'échappe; et toute la nature
A tressailli d'effroi.
Orgueil du sol français, la noble fleur tombée
N'y renaîtra jamais!
Sous la faux de la mort sa tête s'est courbée;
Le monde pleure; il pleure... Henri seul est en paix.
Aux régions du ciel sa grande ame envolée
De son dernier soupir a rempli l'univers;
Et l'univers n'est plus qu'une triste vallée
Que le ciel abandonne au souffle des pervers.

Henri! toi qui régnas pour la gloire du monde,
Le trône, en te portant, s'ennoblissait encor:
Telle est du diamant la richesse féconde,
En lui prêtant ses feux il enorgueillit l'or.
La terre, en frémissant au bruit de tes armées,
Te reconnut pour maître, et nomma son vainqueur.

Les vertus t'attendaient; elles étaient formées
Pour habiter ton cœur.

Soutiens ma lyre, ô Vérité charmante!
Henri, le grand Henri ne craint pas ton miroir;
De ce roi, tout amour, tu fus la noble amante;
Oh! dans le cœur des rois qu'il est beau de te voir!
Tu ne le suivras plus au milieu des batailles;
Mais, viens, comme une veuve au tombeau de son roi;
Suspends par tes récits l'horreur des funérailles,
Je ne veux chanter qu'après toi.

Quand le ciel, irrité de leur plainte importune,
De la guerre aux humains imposa le fardeau,
Henri, que fatiguaient les jeux de la Fortune,
En poursuivant l'ingrate arracha son bandeau.
Ses ennemis tombaient comme atteints de la foudre:
Ainsi le verre éclate et se réduit en poudre.

Il désarma le Ciel, il étonna le Sort,
Il enchaîna la Mort.
L'implacable arbalétrière,
Assise et menaçante au milieu des débris,
Agitait dans ses mains sa flèche meurtrière,
Et la Peur en porta la nouvelle à Paris.
Elle dit : « Je l'ai vu ! Tel un lion s'élance,
Épouvante les loups, les soumet, les retient.
De mille bras ligués il fait tomber la lance ;
C'est l'Hercule qui brise, et l'Atlas qui soutient ;
C'est Henri, fuyez tous ! » On vole à son passage,
On l'implore ; il sourit, et le ciel se dégage,
Et la France respire, et le roi troubadour
Chante, sous des lauriers, Gabrielle et l'Amour.

Mais quel monstre se glisse et s'avance dans l'ombre ?
Échappé de l'enfer, il brûle d'un feu sombre ;
Il siffle, il roule, il rampe aux pieds de la vertu.

Henri se penche, et meurt sans avoir combattu !

Vérité, pour accens tu n'as plus que des larmes;
L'avenir te répond par un long cri d'alarmes.
D'un roi clément, d'un père, on prépare le deuil,
Et ma lyre se brise au pied de son cercueil.

CONTE.

CONTE.

IMITÉ DE L'ARABE.

C'ÉTAIT jadis. Pour un peu d'or,
Un fou quitta ses amours, sa patrie.
(De nos jours cette soif ne paraît point tarie ;
J'en connais qu'elle brûle encor.)
Courageux, il s'embarque ; et, surpris par l'orage,
Demi-mort de frayeur, il échappe au naufrage.
La fatigue d'abord lui donna le sommeil,
Puis enfin l'appétit provoqua son réveil.

Au rivage, où jamais n'aborda l'Espérance,
Il cherche, mais en vain, quelque fruit savoureux;
Du sable, un rocher nu, s'offrent seuls à ses yeux;
Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence.
L'ame en deuil, le cœur froid, le corps appesanti,
L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore,
Sentant croître et crier la faim qui le dévore,
Dans un morne silence il reste anéanti.

La mer, qui par degrés se calme et se retire,
Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau;
L'infortuné vers lui lentement les attire,
S'y couche, se résigne, et s'apprête un tombeau.
Tout-à-coup il tressaille, il se lève, il s'élance;
Il croit voir un prodige, il se jette à genoux.
D'un secours imprévu bénir la Providence,
Est de tous les besoins le plus grand, le plus doux!
Puis, en tremblant, ses mains avides

Touchent un lin mouillé, rempli de grains humides ;
Il presse, il interroge et la forme et le poids,
Y sent rouler des fruits,... des noisettes,... des noix...
« Des noix! dit-il, dés noix! quel trésor plein de charmes!»
Il déchire la toile. O surprise ! ô tourmens !
« Hélas ! dit-il en versant quelques larmes,
« Ce ne sont que des diamans ! »

LA MOUCHE BLEUE.

LA MOUCHE BLEUE.

HUMBLE fille de l'air, mouche bleue et gentille,
Qui rafraîchis ton vol sur d'humides roseaux,
N'es-tu pas le nain des oiseaux?
Non! tu ne chantes pas, légère volatile:
Tu n'as point de plumage, et ton rapide essor
M'en fait mieux admirer l'invisible ressort.
Tu ris de l'oiseleur, tu fais sauver sa joie;
Ton piquant aiguillon le distrait de sa proie;
Et ton bourdonnement moqueur

Lui nomme impunément son agile vainqueur.
Tu montes jusqu'aux cieux les ailes étendues;
Un rayon de soleil te guide et te soutient;
Ta famille dansante et s'y joue et s'y tient,
Comme un essaim de fleurs dans les airs répandues.
Qu'il est gai de te voir t'y balancer long-temps,
Descendre vers la terre, et remonter encore,
Y chercher, renaissante au souffle du printemps,
Sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore!
Violette vivante! à ce peu qu'il t'a fait,
Le Ciel donna le monde, imprima la pensée,
Le sentiment, l'amour! et, sans remords blessée,
Pour toi, du moins, l'amour n'est qu'un bienfait!

Je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice
Soutenu de frêles piliers,
Si polis et si réguliers,
Qu'on les croirait mouvans par artifice.

Hélas ! dans l'âge le plus fort,
Comme toi l'homme tombe ; et ce maître du monde
N'a plus d'ami qui le seconde
Dans son duel avec la Mort.

O mouche ! que ton être occupa mon enfance !
Combien, lorsqu'attristant mon paisible loisir
Quelqu'enfant sous mes yeux accourait te saisir,
Mes larmes prenaient ta défense !

Petite philosophe, on a médit de toi :
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.
Un printemps fait ta vie, en jouir est ta loi ;
Es-tu moins prévoyante, es-tu moins riche qu'elle ?
Esclave de la terre, elle y rampe toujours ;
Ses trésors souterrains sont clos à l'indigence ;
Et, quand il a rempli son avare exigence,
Du ciron malheureux elle abrége les jours.

Pour toi, souvent rêveuse et souvent endormie,
Je t'observe partout avec des yeux d'amie :
Quand la nature est triste, il ne te faut plus rien,
Et tu romps avec elle un fragile lien.

Oh ! puisse l'âpre hiver épargner ta faiblesse !
Que l'aquilon jamais ne te soit rigoureux !
Que ton corps délicat, qu'un rien détruit ou blesse,
Trouve contre la brume un foyer généreux !
Atome voyageur ! en passant les montagnes,
Les ruisseaux, les chemins, les cités, les campagnes,
Que Dieu te sauve, hélas ! et du bec d'un oiseau,
Et de l'insecte au fin réseau !

L'ÉCOLIER.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez !... Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une Abeille qui vole.

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
« Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
« Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
« Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ? »

« Non, dit-elle; j'arrive et je suis très-pressée.
« J'avais froid; l'Aquilon m'a long-temps oppressée :
« Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
« Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
« Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses;
« Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
« Vite, vite à la ruche! on ne rit pas toujours :
« C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une Hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh ! bonjour ! dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
« Je t'ai vue à l'automne. Oh ! bonjour, hirondelle !
« Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
« Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
« Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
« Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
« Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
« Ils rêveraient ma mort si je tardais long-temps.
« Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
« J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
« Nous allons relever nos palais dégarnis :
« L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
« J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
« Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
« Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
« Il en faut profiter. Je me sauve... A demain ! »

L'enfant reste muet ; et, la tête baissée,

Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un Dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu,
« Dit l'écolier plaintif ? Je n'aime pas mon livre ;
« Voyez ! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
« Rien ne fatigue, on rit ; et moi je voudrais vivre
« Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
« Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours ;
« J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
« Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire. »

« Écolier ! voyez-vous ce laboureur aux champs ?

« Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
« Il est très-vigilant ; je le suis plus, peut-être.
« Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchans.
« J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
« Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
« Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,
« Votre mère, en chantant, vous file des habits.
« Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.

« Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
« Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
« L'ignorance toujours mène à la servitude.
« L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude :
« Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux ;
« Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.

A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

CONTE D'ENFANT.

CONTE D'ENFANT.

Il ne faut plus courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin.
Vous êtes très-petit, et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs, si vous étiez perdu?
Si vous ne trouviez plus le sentier du village?
On dirait : « Quoi, si jeune, il est mort? c'est dommage! »
Vous crieriez.... De si loin seriez-vous entendu?
Vos petits compagnons, à l'heure accoutumée,

Danseraient à la porte et chanteraient tout bas;
Il faudrait leur répondre, en la tenant fermée :
« Une mère est malade, enfans, ne chantez pas! »
Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma mère! »
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait peur.
L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur.
Vous n'auriez à manger que quelque plante amère;
Point de lait, point de lit!... Il faudrait donc mourir?
J'en frissonne ! et vraiment ce tableau fait frémir.
Embrassons-nous, je vais vous conter une histoire;
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.

« Il était un berger, veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine,
Les baignait à la source, et blanchissait leur laine;
De serpolet, de thym, parfumait leurs repas;
Des plus faibles encor guidait les premiers pas;

D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade.
Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté;
Et, la nuit, sur son lit, dormait à son côté;
Réveillés le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Aux sons de sa musette il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie
Dedans la bergerie.
Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,
Il leur disait : « Bonsoir,
« Chers agneaux ! sans danger reposez tous ensemble;
« L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement;
« Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble,
« Sous la garde des chiens dormez tranquillement. »

Les chiens rôdaient alors, et le pasteur sensible

Les revoyait heureux dans un rêve paisible.
Eh! ne l'étaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort,
Excepté le plus jeune; hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.

Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise au bon pasteur.
« Mère! écoutez, dit-il : d'où vient qu'on nous enferme?
« Les chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
« Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
« Je vais courir partout, j'y suis très-résolu.
« Le bois doit être beau pendant le clair de lune :
« Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune :
« Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu. »

— « Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie;

« Vous n'êtes qu'un enfant, bon pour la bergerie;
« Restez-y près de moi! Si vous voulez partir,
« Hélas! j'ose pour vous prévoir un repentir. »

— « J'ose vous dire non ; cria le volontaire.... »
Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela,
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,
L'agneau sous une haie établit sa cachette;
Il avait finement détaché sa clochette.
Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour,
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.
« Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour!
« Je ris, je n'ai pas peur; la lune est claire et pleine :
« Allons au bois, dansons, broutons !» Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfans cherchaient alors curée :
Un peu de laine, hélas ! sanglante et déchirée,

Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste, à l'aube renaissante !
Jugez comme on plaignit la mère gémissante !
« Quoi ! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,
« Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra ! »
En l'appelant en vain elle affligea l'Aurore ;
Le soir elle mourut en l'appelant encore.

LE BILLET D'UNE AMIE.

LE BILLET D'UNE AMIE.

Oh ! qu'il ne fût, m'écrivait une amie,
Entre nous deux qu'un fleuve à traverser !
J'irais sans peur cette nuit t'embrasser,
Et doucement te surprendre endormie.

Je braverais le terrible élément ;
Et quelque flot, ému de mon courage,
Me pousserait jusques à ton rivage,
Où l'amitié serait mon seul aimant.

De l'eau qui fuit dans cette nuit obscure
J'affronterais le roulement grondeur;
Car de cette eau, froide, limpide et pure,
L'embrassement rafraîchirait mon cœur.

Ce cœur blessé, qui ne bat plus qu'à peine,
Respirerait pour s'élancer vers toi.
Il est si doux de soulever sa chaîne,
Et de se dire : on la porte avec moi !

Des flots amers et du bruit de la vie
J'irais sauver ou distraire mon sort,
Et, je le sens, tenter un vain effort,
Pour retourner à mes fers asservie.

J'irais pleurer à ta porte, où ma voix
T'attirerait courageuse et timide.
En saisissant ma main encore humide,

Tu me plaindrais : je t'ai plainte une fois!

Quand tu partis, oui, j'ai plaint ton courage ;
J'avais tout lu dans tes yeux qui parlaient ;
De ta pudeur j'imitai le langage ;
J'étais muette, et mes larmes coulaient.

Tes vœux brisés, ta blessure profonde,
Tous tes ennuis répandus sur mes jours,
Ces maux affreux qui font haïr le monde,
En les fuyant, s'en souvient-on toujours?

Me rendrais-tu ma paix évanouie?
Si, dans ton sein gémissante aujourd'hui,
Je m'écriais : ma chère, il m'a trahie!
Répondrais-tu : pleure, et pardonne-lui?

Comme elle aimait! quelle ame tendre et pure

M'a révélé ce douloureux transport !
Ah ! si l'amour lui fut vraiment parjure,
Je hais l'amour... Eh quoi ! l'aimais-je encor?

LE PÉLICAN.

LE PÉLICAN

ou

LES DEUX MÈRES.

Tout perdu dans le soin de sa jeune famille,
Sur la vague qui passe, et qui roule, et qui brille,
Un Pélican s'incline, et saisit les poissons
Qu'il offre en espérance à ses chers nourrissons.

Sans affaire, et livrée à l'amour d'elle-même,
L'Autruche, en digérant, vient le long du rocher.

Son repas est fini, qu'aurait-elle à chercher?
Elle porte tout ce qu'elle aime.
« Grand dieu! d'où venez-vous? dit-elle au tendre oiseau
Dont la poitrine est ouverte et sanglante.
Sortez-vous d'un combat, d'un piége, d'un réseau?
Le coup est-il mortel? j'en suis presque tremblante.
Parlez donc! quelle flèche ou quel ongle assassin
Vous déchira le sein?
Vous faites peur. » « C'est moi, c'est un peu de ma vie,
Répond le Pélican à sa pêche assidu.
Vous allez me porter envie :
Mes petits avaient faim; mon sang n'est pas perdu,
Je l'ai versé pour eux. — Quoi! dit l'autre irritée;
Votre sang... taisez-vous! on ne peut sans horreur
Supporter dans l'amour cet excès de fureur;
Il soulève, il repousse, et j'en suis révoltée.
Vous perdez le bon sens, vos petits vous tueront,
Et les oiseaux riront.

Laissez ces préjugés aux tendres tourterelles.
L'amour est un besoin qu'il est doux d'éprouver,
Mais je n'aurais point d'œufs s'il fallait les couver.
Quel emploi, quel ennui d'étendre ainsi les ailes,
De garder la maison, d'y mourir de chaleur!
L'hymen n'est donc pour vous qu'un travail, un malheur?
Se torturer le flanc, s'appauvrir l'existence,
Mourir, pour satisfaire à l'importune instance
De petits jeunes dévorans,
Dont les cris déchirans
Troublent et le somme et la veille!
D'en parler seulement je me blesse l'oreille.
Ce fanatisme fait pitié;
Toutefois, s'il est temps, écoutez l'amitié.

« Mon exemple peut vous instruire;
Loin de couver, de me détruire,
Au hasard je laisse mes œufs :

Le ciel veille sur moi, le ciel veille sur eux :
Je ne me charge pas de ce soin haïssable.
Je suis mère pourtant, je les couvre de sable.
Si la pluie et l'orage, et les vents tour à tour,
Ne les écrasent pas avant de naître au jour,
Si le Milan ne les dévore,
La chaleur du soleil enfin les fait éclore :
La nature en prend soin, et tous les élémens
Composent mieux que moi leurs premiers alimens.
Ils s'envolent alors et vont chercher fortune.
Je n'ai pas supporté leur enfance importune.
Ce qu'ils deviennent, je ne sais :
Je me porte bien, c'est assez. »

« — Méchante ! ah ! méchante endurcie !
De quel aveuglement ton ame est obscurcie?
Tu n'as donc d'une mère obtenu que le nom?
Va, tu glaces mon cœur, tu blesses ma raison.

Quoi ! te déshériter des larmes d'une mère ,
De ses tourmens délicieux,
De ses plaisirs silencieux,
Où tout est volupté bien que parfois amère !
Quand je sens mes petits s'agiter sous mon sein,
Quand leurs cris me disent : J'ai faim !
Oh ! quel bonheur j'éprouve à leur donner ma vie !
Mais ma douce blessure est promptement guérie :
On dirait que l'extrême amour
Renaît sans cesse de lui-même :
On le prodigue en vain, comme le feu du jour,
Il se ranime encor pour nourrir ce qu'il aime.
Va chercher tes enfans ; tu me remercîras,
Si tu peux les trouver et devenir sensible :
Ton sort, au milieu d'eux, s'écoulera paisible.
Va, ne crains plus la mort ; sois mère, tu vivras ! »

LE PETIT MENTEUR.

LE PETIT MENTEUR.

VENEZ bien près, plus près, qu'on ne puisse
m'entendre :
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste ; elle vous est si tendre !
On dit, mon cher Amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix,
Et vous criez très-haut : Hé ! ma bonne ! ma bonne !

L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et, pour vous secourir,
Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir :
Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive,
Enfant ! vous avez ri ! quelle douleur pour nous !
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes ;
J'irais... Ne pleurez pas ; causons avant d'agir ;
Écoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime ;
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup ! au loup ! à moi ! » criait un jeune pâtre ;
Et les bergers entr'eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.

Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil, et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
« Je suis loup, » disait-il. Mais attendez la fin.

Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds, joyeux, pressaient l'herbe foulée :
« Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeune garçon ;
« Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table :
« Il est loup, dirent-ils ; à d'autres la leçon. »

Et toutefois le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis ;
Et, pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents, et rompait ses habits :

Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho ; ses cris n'amenaient rien.
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères :
« Eh quoi ! pas un ami, dit-il, pas même un chien ! »
On ajoute, et vraiment, c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblans ;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglans.
« Il ne ment pas, dit-on, il tremble ! il saigne ! il pleure !
« Quoi ! c'est donc vrai, Colas ? » Il s'appelait Colas.
« Nous avons bien ri tout-à-l'heure ;
« Et la brebis est morte ! elle est mangée... hélas ! »
On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi :
« Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
« Me crierait vainement aux armes. »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !

Ici, pas un flatteur dont la voix vous abuse ;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie :
Que ferons-nous alors? Oh! ne vous cachez pas !
Prenez un peu courage, enfant ; que je vous voie ;
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon ;
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne ;
Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne ;
Il est père, il est bon !

TAYLOR INST. OXFORD

LES DEUX ABEILLES.

LES DEUX ABEILLES.

A MON ONCLE.

Au fond d'une vallée où s'éveillaient les fleurs,
On vit légèrement descendre deux abeilles ;
Elles cherchaient des yeux ces fleurs, tendres merveilles,
Où l'aurore en passant avait laissé des pleurs.
L'herbe brillait de perles arrosée ;
L'horizon bleu, les gouttes de rosée,
Sur la colline une ardente clarté,
Tout annonçait un jour brûlant d'été ;

Tout l'attestait ; car un jardin rustique
Répandait à l'entour des deux errantes sœurs
De frais parfums, d'attrayantes douceurs,
Et d'un souffle embaumé la langueur sympathique.
Toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin :
« Voyez ! dit la plus vive ; » elle était frêle et blonde ·
« Voyez que de trésors ! ce n'est rien que jasmin,
« Lilas, rose, et je crois toutes les fleurs du monde. »
Cette folle suivait son volage désir,
Aux suaves bouquets se suspendait à peine,
Prodiguant ses baisers jusqu'à manquer d'haleine,
Disant : « Demain le miel, aujourd'hui le plaisir ! »

L'autre, plus posément, savourait les délices
Du banquet préparé pour les filles de l'air,
Et, prévoyante aux besoins de l'hiver,
Pour la ruche épuisée en gardait les prémices.
Leurs ailes en tremblaient. Mais un globe fatal,

Suspendu dans les fleurs sous la méridienne,
Semble de l'ambroisie offrir le doux régal
A la jeune épicurienne.
Sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel,
S'échauffe et fermente le miel;
Innocente liqueur pour l'homme préparée,
Mais qui donne la mort à la mouche dorée :
Sa force s'y consume, et sa raison s'y perd.
L'abîme transparent par malheur est ouvert :
L'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune;
Sa sœur, qui l'en détourne, est presqu'une importune,
Et, malgré ses conseils, elle court s'y plonger :
Quand on veut le bonheur, en voit-on le danger!
« Par quel charme imposteur vous êtes asservie,
« Dit l'autre en soupirant; vous me faites pitié :
« Quittez ce doux breuvage, au nom de l'amitié,
« Peut-être, hélas! au nom de votre vie!
« Vous ne m'écoutez pas. Je reviendrai ce soir;

« O ma sœur ! le travail est utile à notre âge.
« Puissé-je ne pas voir bientôt, chère volage,
« Ce que je tremble de prévoir. »

Elle retourne aux fleurs avec inquiétude.
Ce beau jour lui paraît plus lent qu'un autre jour ;
Tout suc lui semble amer, et sa sollicitude
Implore, et croit du soir avancer le retour.

Enfin à l'horizon le soleil va s'éteindre ;
Elle vole à sa sœur, et, tout près de l'atteindre,
L'appelle en la grondant d'un ton craintif et doux :
« Allons, il se fait tard ; me voici, venez-vous ? »

« — Il n'est plus temps, ma sœur, je suis trop accablée ;
« Je ne puis me sauver de ce lieu.
« Je vous regarde encor ; mais ma vue est troublée ;
« Mon corps brûle et languit ; venez me dire adieu,

« Je ne puis me mouvoir. Un grand feu me dévore :
« Mes ailes, je le sens, ne peuvent m'emporter ;
« Voyez comme je suis ! mais soyez bonne encore ;
« Si mon crime (il est grand !) ne peut se racheter,
« Ne me haïssez pas, je n'étais pas méchante.
« La volupté trompeuse égarait ma raison ;
« Ce breuvage mortel, dont l'ardeur nous enchante,
« Que je l'aimais, ma sœur, et c'était un poison !
« Je me repens, et je succombe :
« Sous une fleur creusez ma tombe.
« Adieu ! Pourquoi le ciel créa-t-il le désir,
« S'il a caché la mort dans le plaisir? »
Elle ne parla plus. Ses ailes s'étendirent,
Ses petits pieds doucement se raidirent ;
Et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.
Ce tableau d'un long deuil accabla sa mémoire ;
Elle fut toujours triste ; et jamais, dit l'histoire,
Même au sein du travail ne put se consoler.

LA SOURIS CHEZ UN JUGE.

LA SOURIS CHEZ UN JUGE.

TREMBLANTE, prise au piége et respirant à peine,
Sortie imprudemment du maternel séjour,
Rêvant sa dernière heure au seul bruit de sa chaîne,
Une jeune souris voyait tomber le jour.

Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière,
A passé d'un flambeau l'éclatante lumière ;
Elle tressaille, écoute : un silence de paix
Succède au mouvement qui la glaçait de crainte ;

Et d'un vieux mur caché sous des lambris épais
On entend murmurer cette humble et douce plainte :
« Dans ta belle maison, toi, qui rentres content,
Quand je me sens mourir de la mort qui m'attend,
Redoutable ennemi de tout ce qui respire,
Oh ! n'étends pas sur moi ton oppressif empire !
Laisse ton cœur s'ouvrir au cri du malheureux :
Hélas ! est-on moins grand pour être généreux ?
Laisse-moi boire encor l'air, la douce rosée,
Ce bienfait de la nuit, ce céleste présent,
Dont, par un souffle humide et bienfaisant,
Chaque matin la terre est arrosée.
Juge, sois juste et rends-moi mes trésors,
Un ciel à contempler, ma liberté native :
Dieu me fit de la vie un plaisir sans remords,
Toi, tu la rends sombre et captive.

« Je suis une souris née au dernier printemps ;

L'été commence. Hélas ! c'est vivre peu de temps !
Viens voir, je porte encor la robe de l'enfance.
Le blé nouveau, le riz friand, les noix,
Disait ma mère, allaient avant deux mois
Enrichir mon adolescence.
Peu m'est assez pourtant ; facile à me nourrir,
Je ne suis pas gourmande et tout sert au ménage ;
Un grain d'orge suffit aux souris de mon âge,
Pour les empêcher de mourir.

« Ne me fais pas mourir ! Suis l'exemple d'un sage :
Les souris sans danger visitaient son séjour ;
Car ce sage disait : « De nos ames un jour
« Le sein des animaux peut-être est le passage.
« Tout est possible à Dieu, l'impossible est son bien ;
« Si par lui l'homme est tout, par lui l'homme n'est rien.
« Grâce donc ! criait-il aux hommes en colère,
« Muets pour la clémence et sourds à la prière ;

« Grâce ! oubliez un peu les mots : glaive, trépas ;
« Régnez sur le plus faible et ne le tuez pas !
« La colombe au cœur tendre, à la plume argentée,
« Peut-être est une amante aux forêts arrêtée
« Par le doux souvenir d'un amour malheureux ;
« On croit le deviner à son chant douloureux.
« Qui sait si la souris n'est pas la jeune fille
« Frappée en folâtrant au sein de sa famille,
« Et qui tombe immobile en courant dans les fleurs :
« Car, pour un peu de miel, que d'absinthe et de pleurs !»

« Si le sage a dit vrai, tremble d'être inflexible,
Tremble de tourmenter l'ame errante et sensible
D'une sœur qui t'aima, d'une jeune beauté
Qui se plaisait, enfant, sur ton sein agité.

« Enfin, si ma part de la vie
N'est que le rayon passager

Du jour que mon cachot me dérobe et m'envie,
Ce don si fugitif, daigne le ménager !
Vivre, c'est vivre enfin, et le néant m'alarme;
Cette crainte au méchant coûte au moins une larme;
Juge de son horreur pour un cœur tout amour,
Et si loin de la nuit ne m'éteins pas le jour !
Faut-il te dire tout? je veux devenir mère.
Laisse-moi donc revoir, dans ma douleur amère,
Un ami de mon âge, imprudent comme moi,
Qui pour me délivrer s'élancerait vers toi.
S'il avait de mon sort la triste confidence,
Je lui dirais en vain : Sauvez-vous ! il viendrait :
L'amour au désespoir connaît-il la prudence?
Il rongerait mes fers, ou bien il me suivrait.

« J'ai dit l'amour : tu le connais peut-être ?
Béni soit Dieu ! car l'amour est humain.
Oui, je retrouverai la moitié de mon être,

Et je serai libre demain !
Oui, tu sais que l'amour console la nature,
Qu'il jette au prisonnier des rêves gracieux,
Qu'il souffle à son oreille un chant délicieux,
Et que même au coupable il sauve la torture.
Et je suis à genoux... et je tremble... et j'attends...
Homme, pour te fléchir qu'il faut parler long-temps!

« Un jour, que cet aveu m'en obtienne la grâce,
J'avais salué l'aube et ton premier repas,
Lorsqu'un bruit, plus léger que le bruit de mes pas,
M'avertit qu'en secret quelqu'un cherchait ta trace.
Ta voix devint alors plus douce de moitié.
Celle qui répondait me parut suppliante,
Et, si je ne m'abuse, à la tendre pitié
Tu donnas plus d'une heure, ou l'heure était bien lente!
Le bruit cessa, j'entrai ; les débris d'un festin
M'invitaient à la table enfin abandonnée ;

Et sur ma vie un moment fortunée
Je vis pleuvoir les bienfaits du destin.
Dans ces lieux trop aimés qu'à présent je déteste,
J'ai vu, j'ai respecté la boucle de cheveux,
Tombés d'un front charmant pour enchaîner tes vœux ;
Ils ne sont pas les tiens, leur couleur me l'atteste.
Ces liens souples et dorés,
Ces doux aveux, ces feuillets roses,
Les rubans embaumés dont ces lettres sont closes,
N'ont pas séduit mes sens de langueur enivrés.
J'ai respiré de loin la cire parfumée
Qui scella, j'en suis sûre, un secret qui t'est cher :
Le hasard me l'apprit sans m'en être informée ;
Je courais, j'étais libre... hélas ! c'était hier !

« Tu sommeillais peut-être, et plus vive que sage,
Au pied de ces rideaux, que je baigne de pleurs,
J'aperçus, ne crains pas que je le dise ailleurs,

Un soulier trop petit pour être à ton usage :
Je m'y blottis joyeuse et je le fis courir ;
Je traînais en riant cette maison mobile,
Dont les dehors, ornés par quelque main habile,
M'enflaient d'un peu d'orgueil, et l'orgueil fait mourir:
Car, depuis ce moment, éveillé par la haine,
Tu m'élevas dans l'ombre une affreuse prison.
Innocente souris, pour m'écraser sans peine,
Un homme est descendu jusqu'à la trahison !
Non ! ne m'écrase pas ! et si ma peur te touche,
Que l'accent du pardon s'échappe de ta bouche !
Il est dieu, leur dirai-je, il m'a donné des jours !
Ton toit sera béni, ton nom vivra toujours,
Et toujours de beaux yeux aimeront à le lire.

« Et si jamais ton cœur, brûlé d'un saint délire,
A langui pour la liberté,
Qu'elle se donne à toi dans toute sa beauté !

Que sur ta sereine carrière
Elle épanche à flots purs sa tranquille lumière :
Qu'elle trace à ta vie un facile sentier,
Et te sème de fleurs un siècle tout entier ! »

Elle se tut. Le juge alors : « Hé ! vite !
« Elle est au piége, hâtez-vous d'accourir :
« Étouffez-la, cette pauvre petite ;
« Je n'aime pas à voir souffrir. »

FABLE.

FABLE

IMITÉE DU RUSSE.

D'une sourde blessure encor faible et malade,
Sa liberté trahie, hélas! son seul amour,
Des bords désenchantés de sa belle Cyclade,
A la sombre lueur d'une humide pléiade,
Un jeune Grec ailé s'envolait sans retour.
En vain il voit au ciel s'assembler les nuages,
Il emporte sa chaîne, il veut changer son sort,
Et l'oiseau sans bonheur, qui ne craint plus la mort,

Livre son aile au vent et sa vie aux orages.
Il s'essaie, il retombe, il disparaît enfin.
Un zéphir le soulève et le prend dans son sein,
Sur un bord moins fatal le souffle et le dépose,
Comme il fit de Psyché dans un jour de terreur,
Comme il fait de l'amour, d'un serment, d'une erreur,
Et comme il ferait d'une rose.

Il est libre, il respire, il regarde les cieux.
Mais quoi? sauvé tout seul il est silencieux.
Un fardeau pèse encor sur son aile blessée,
Sa liberté naissante en rougit offensée.
Un collier! vainement il est d'ambre et d'or pur;
L'opale aux rayons blancs, la turquoise d'azur,
Vainement de la chaîne ont enrichi l'ouvrage :
Toute chaîne sent l'esclavage;
Et d'un sérail doré les feux et l'appareil
Plaisent moins aux oiseaux qu'un rayon du soleil.

On l'a vu. D'arbre en arbre un curieux ramage
S'appelle, se répond, s'interroge à la fois :
Toutes les voix ne font plus qu'une voix ;
Tous ont dit : « Qu'il est beau! quel collier! quel plumage!
« Est-ce une fleur qui vole? il en a les appas. »
« Il est beau! je veux voir, » dit la jeune hirondelle:
Son époux doucement la punit d'un coup d'aile,
En murmurant : « Couvez! les mères n'iront pas. »

Un sansonnet hardi, perroquet sans parure,
Dit : « S'il est mélomane, il va me recevoir,
« Il va m'entendre, il va me voir.
« Du vif chardonneret je n'ai pas la figure ;
« Mais je le sais par cœur; je l'imite si bien,
« Que sa maîtresse un soir prit mon chant pour le sien.
« On ne sait plus des deux quel est l'écho fidèle ;
« Avec lui, l'autre jour, je chantais ; mon modèle,
« Qui reprenait haleine et voulait respirer,

« Se tut, croyant encor s'entendre et s'admirer. »

« Moi j'y cours, dit l'oiseau qui charme la souffrance ;
« Le voyageur est triste, il faut chanter pour lui.
« Si ma voix peut encor éveiller l'espérance,
« Ah ! je n'aurai jamais chanté mieux qu'aujourd'hui ! »

Il vole, son cœur bat, son aile tremble, il chante,
Plaint et fait tressaillir l'étranger qu'il enchante,
Le plonge en des pensers profonds, délicieux,
L'étonne, le ravit, l'égare dans les cieux.
Par sa molle cadence il attendrit son ame ;
Puis, par un trait brillant qu'il prolonge à son tour,
Il semble de l'espoir tracer l'errante flamme,
Et fait croire au bonheur, même en chantant l'amour !

Mais, Dieu ! de quelle ardeur sa poitrine est remplie !
Que cette voix puissante est encore ennoblie,

Quels flots harmonieux en doublent la beauté,
Quand, par des sons plus purs, il peint la liberté !
Il l'adore, il l'exprime, il en ressent l'ivresse.
A sa joie on devine, on voit l'enchanteresse,
Espoir, amante, amour, idole des humains,
Charmante, comme au jour où, déployant son aile,
Dieu l'offrit à la terre en sortant de ses mains,
Dans le plus grand excès de son amour pour elle.

« Grâce! dit le blessé, tu me ferais mourir.
« Laisse-moi respirer, laisse-moi te connaître :
« Tu n'es donc pas esclave? Oh ! non, tu ne peux l'être,
« Tu dois chanter libre ou périr.
« O mon ami...! pardonne et rends-moi ce nom tendre ;
« Celui qui fut esclave est pressé de l'entendre !
« Pour épancher mon ame en de si doux accens,
« Trop de mélancolie a coulé dans mes sens.
« A peine j'ai brisé ma coquille légère,

« A peine pour voler mon aile eut du ressort ;
« J'ai senti, sous le poids d'une force étrangère,
« Qu'une grille et des fers avaient borné mon sort.
« Vois ma chaîne, elle est belle ; eh bien ! ce don funeste,
« Je n'en veux plus, je le déteste.
« Imposé par un maître, il a dû m'opprimer ;
« Offert par un ami, toi, tu pourras l'aimer ;
« Prends-le, j'ai trop porté ce bien que l'on m'envie ;
« Il dut orner ma mort, qu'il brille sur ta vie.
« Mais cet art qui console, et que j'admire en toi,
« Cette lyre cachée, ami, donne-la moi ! »

« Ta bonté te séduit, dit la Muse emplumée.
« Dieu versa dans mon sein cette flamme animée,
« Je chante, j'obéis, je ne sais rien de plus.
« Ne perdons pas nos biens en efforts superflus ;
« Ton collier ferait honte à mon simple plumage,
« Et jamais les oiseaux ne vendent leur ramage.

« Toi, que l'on dit si beau, quand le jour brillera,
« Ton règne va renaître et le mien s'éteindra;
« La lune est de mes chants la seule confidente;
« J'aime à suivre des yeux son pâle et doux flambeau ;
« Il suffit aux amours, à la paix, au tombeau;
« Et l'on ne m'entend pas, d'une voix imprudente,
« Défier au grand jour l'envie et les flatteurs;
« Dès qu'ils dorment, je veille en ces bois enchanteurs;
« Dans l'onde, par le feu des étoiles blanchie,
« Mon image un peu sombre est assez réfléchie;
« Une gloire me suit, sans orgueil, sans effroi;
« Mais délicieuse et cachée,
« De l'ambition détachée,
« Elle est entre le ciel et moi! »

« Bon! dit le sansonnet, la chaîne m'est acquise.
« Qu'on fait bien d'écouter au lieu d'aller dormir!
« Pour les imiter tous ma méthode est exquise;

« Le rossignol gémit ; eh bien ! je vais gémir ;
« Il cadence à merveille, on verra ma cadence.
« J'ai son secret ; demain j'en ferai confidence
« A ce jeune rêveur qu'afflige sa beauté ;
« Je me fais rossignol, le prix est remporté. »

Préludant sa victoire, au lever de l'aurore,
Il éveille l'écho, qui se taisait encore,
Au Grec, en triomphant, il porte ses leçons,
Et veut du rossignol lui traduire les sons ;
Mais il brise, il détruit, il corrompt l'harmonie,
En croyant imiter les écarts du génie.
Sa plume se hérisse, il s'enroue ; à ses cris
Les Zéphyrs sous les fleurs se retirent surpris ;
Il semble condamné, par un firman suprême,
A s'étrangler lui-même.
Les oiseaux en désordre, à ces accens affreux,
Volent, quittent leurs nids, se rassemblent entre eux,

Croyant que des hibous ont subi la lumière,
Que la railleuse Aurore inonde leur paupière
De ses rayons charmans, pour eux seuls odieux,
Et qu'ils vont se venger d'avoir ouvert les yeux.

On reconnaît l'erreur, on rit. Le faux Linée
Dit : « Le prix est à moi, la leçon est donnée. »
« M'oses-tu bien parler, vain et stupide oiseau,
« Répond le Grec; va-t'en.. Mais non, je fuis moi-même;
« Je suis sourd, je suis mort: par ton orgueil extrême,
« Tu m'as fait regretter les Turcs et mon réseau. »

Tout s'envole, et la Muse avait fui la première.
Sous un palais de feuille elle attend son ami :
Il la trouve cachée au fond de la bruyère.
Alors, et d'une voix qu'il entend à demi :
« De colliers et d'encens, vois comme ils sont avides!
« Loin de nos sansonnets, loin des sultans perfides,

« Quand la nuit répandra ses flots assoupissans,
« Viens ! je te calmerai par mes plus doux accens.
« Qui veut garder une ame à la fois libre et tendre,
« Ne la révèle pas à qui ne peut l'entendre :
« Cachons-nous dans l'espoir. Un jour, jour fortuné!
« Un jour te verra libre où tu fus enchaîné ;
« Car la fille des cieux, la Liberté féconde,
« En versant ses bienfaits, fera le tour du monde ;
« Et quand le monde en paix n'aura plus d'autre amour,
« Alors je chanterai mon idole au grand jour. »

LE BAL DES CHAMPS.

LE BAL DES CHAMPS,

ou

LA CONVALESCENCE

Un bruit de fête agitait mes compagnes;
Sous leurs plus frais atours je les vis accourir;
Elles criaient : « Viens! le bal va s'ouvrir;
Viens, nous allons au bal, et tu nous accompagnes. »

« Quoi! dans les champs? quoi! dans ce beau jardin,
Plus beau, plus vert, plus bruyant à cette heure,
Si gai le soir, si triste le matin?

Car le matin je sais que l'on y pleure!
Quoi! vous voulez que je suive vos pas,
Si faible encore? oh! je ne danse pas,
Non, dis-je, non. » Mais elles m'entourèrent,
De fleurs, de nœuds en riant me parèrent,
Et rendue en espoir à l'air pur des vallons,
Riante aussi, je répondis : « Allons! »

Oui, cette fête avait pour moi des charmes;
Oui, j'appelais des champs les suaves couleurs;
Car le zéphyr errant parmi les fleurs
Est salutaire aux yeux où se cachent des larmes.
Mais je dis mal, non, je ne pleurais plus;
J'étais de mille maux, de mille biens perdus
Trop lentement mais à jamais guérie.
Hélas! on meurt long-temps lorsque l'on fut trahie!
Je renaissais, j'osais vivre pour moi,
Pour l'amitié de ces beautés aimantes;

A me parer j'aidais leurs mains charmantes;
J'étais mieux. Oui, ma sœur, je le voyais en toi.
Dans tes regards émus qu'il m'était doux de lire,
Quand tu revis des fleurs couronner mes cheveux!
Tes tristes souvenirs, ton vague espoir, tes vœux,
Ma sœur! je voyais tout à travers ton sourire.
« Regardez-la, disais-tu, qu'elle est bien!
Que manque-t-il à son teint? quelques roses;
Et le grand air, le bruit, qui sait? un rien
Peut tout-à-coup les y répandre écloses. »
Je t'écoutais, je ne sais quel pouvoir
M'aidait à fuir ma retraite profonde;
Je devançais l'instant qui me rendait au monde,
A ce monde entrevu, que je voulais revoir.

Et l'heure frappe, et par elle entraînées,
Nous avançons deux à deux enchaînées.
D'harmonieux échos promènent dans les airs

L'enchantement des nocturnes concerts ;
Le jour fuyait, mais mille autres lumières
Sur mes yeux éblouis font baisser mes paupières.
Il me semblait, oh ! quel doux sentiment !
Ciel ! pardonnez à l'orgueil d'un moment !
Il me semblait, dans ma reconnaissance,
Que tout daignait sourire à ma convalescence.
Les yeux fermés j'accueillis cette erreur ;
Tout caressait mon innocente ivresse;
Autour de moi je sentais le bonheur,
Et le bonheur ressemble à la tendresse.

Mais on nous suit... mais j'entends une voix,
Que dans mon cœur j'entendis autrefois :
Je crois rêver, je l'espère... et ma vue
Passe en tremblant sur l'image imprévue.
Aimable sœur, ce fut encor ta main,
Qui, prompte à me sauver, me montra le chemin !

De ta frayeur, de ta grâce attendrie,
J'ai murmuré : « Ne suis-je pas guérie? »
Et lui, peut-être, ému quelques instans
De me revoir languissante et penchée,
Comme une fleur que l'orage a touchée,
Dans ma pâleur il m'observa long-temps.
Mais ma fierté n'en fut point consternée;
Nul changement n'a paru dans mes traits;
D'un air indifférent je me suis détournée...
Hélas! j'ai cru que je mourais!

TABLE

DU SECOND VOLUME.

ÉLÉGIES.

Albertine..... Pag. 1
La Guirlande de Rose Marie..... 11
A Madame Sophie Gay..... 19
Le Vieux crieur du Rhône..... 25
Suite du Vieux crieur du Rhône..... 31
La Fleur du sol natal..... 45
A mes Enfans..... 49

ROMANCES.

Le Sommeil de Julien..... 63
Le Soir..... 65

Le Portrait. 69
Le Bouquet. 71
Le Chien d'Olivier. 73
L'Aveu permis. 75
Dors, ma Mère. 77
Le Serment. 81
Le Réveil. 83
Le Billet. 85
Le Souvenir. 87
Il va parler. 89
A la Poésie. 91
Les trois Heures du jour. 93
L'Espérance. 95
La Fleur renvoyée. 99
Je Dormais. 101
Reprends ton bien 103
Le Premier Amour. 105
L'Exilé. 107
Garat à Bordeaux. 109
A la Nuit. 115
A la Seine. 115
La Fiancée. 119
La Pélerine. 123
Le Bal. 127
Clémentine. 129
Le Regard. 133
L'Étrangère. 135

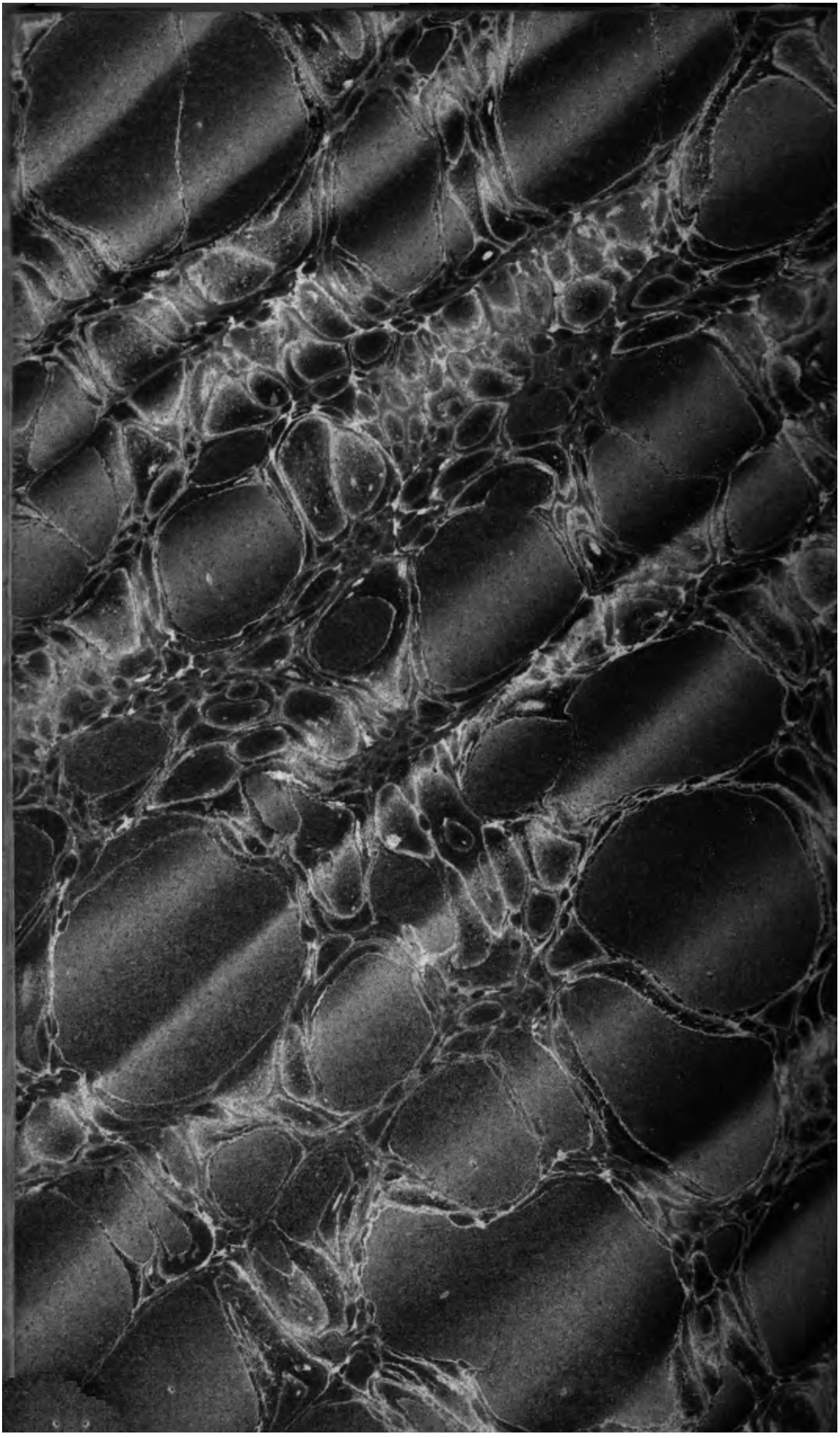
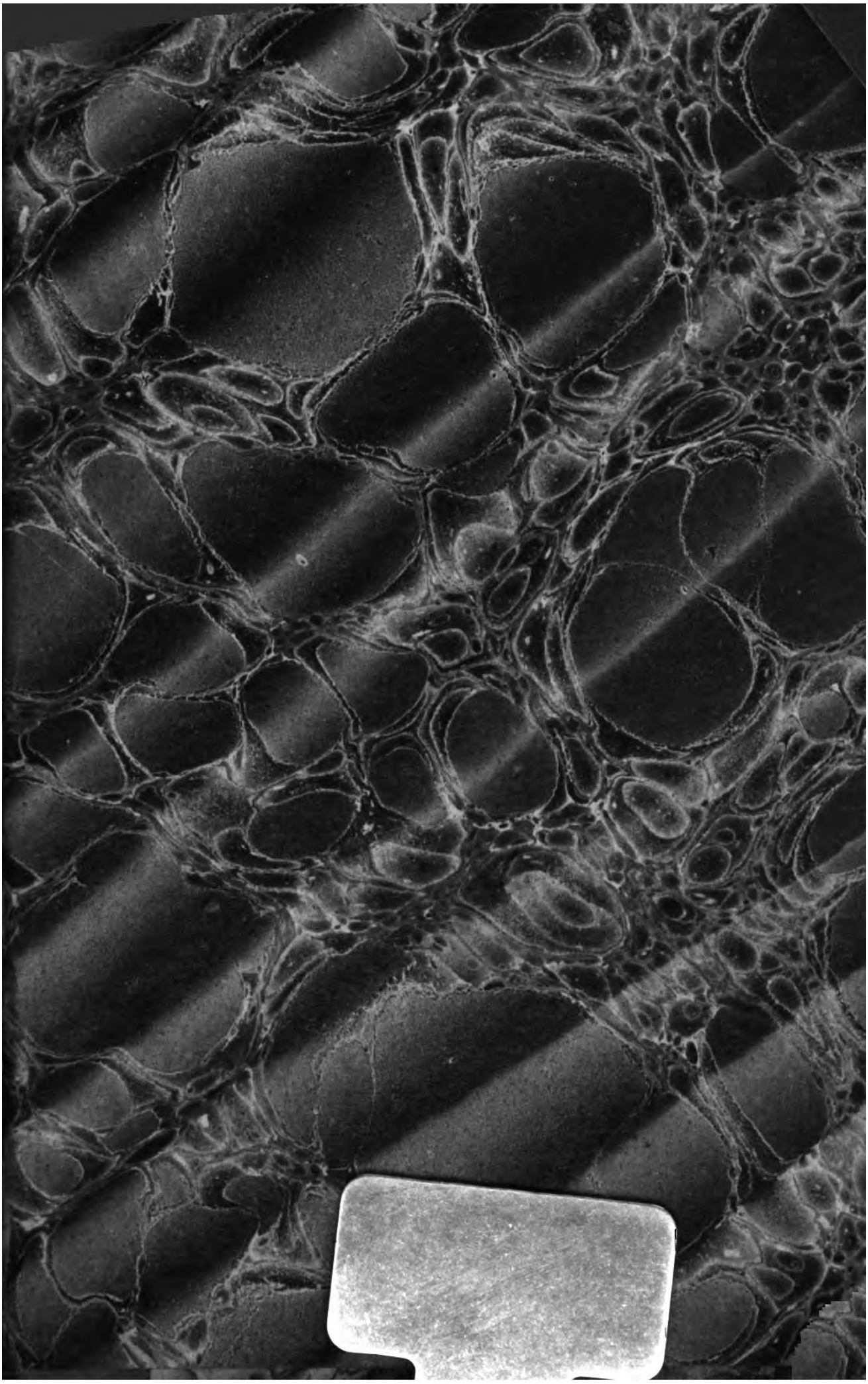
L'Adieu..... 139
Les Songes et les Fleurs..... 143
Le Secret..... 147
La Jalousie..... 149
Le Rendez-Vous..... 151
Les Sermens..... 153
Bonsoir..... 155
L'Orage..... 157
Que je te plains!..... 159
La Séparation..... 161
C'est Moi..... 163
Un Moment..... 165
La Reconnaissance..... 167
S'il l'avait su!..... 169
On me l'a dit..... 171
Sans l'oublier..... 175
Celle qui ne rit pas..... 177
Je ne sais plus, Je ne veux plus..... 179
La Veillée du Nègre..... 181
A M. de Béranger..... 183
Chant d'une jeune Esclave..... 185
Une Reine..... 189
A Mademoiselle Mars..... 193

POÉSIES DIVERSES.

Le Berceau d'Hélène..... 197

Les deux Amitiés. 207
L'Hirondelle et le Rossignol 215
L'Orpheline 221
Un beau Jour 231
Le Pasteur 235
La Montre 239
Une Mère 247
Le petit Arthur de Bretagne 257
La Nymphe Toulousaine 265
Conte imité de l'Arabe 275
La Mouche bleue 279
L'Écolier 285
Conte d'Enfant 295
Le Billet d'une Amie 301
Le Pélican ou les deux Mères 307
Le petit Menteur 315
Les deux Abeilles 325
La Souris chez un Juge 331
Fable imitée du Russe 345
Le Bal des Champs 355

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Les Amazones
17. 6. 94
3 vols.
[ZAH.]

933412